

Chanoine J.-L. CHAPALAIN

Curé-Doyen

Lambézellec

pendant le Siège de Brest

7 Août - 18 Septembre 1944



Imprimerie Commerciale & Administrative

17, rue Jean-Jaurès, Brest

LAMBÉZELLE

PENDANT LE

SIÈGE DE BREST

7 AOÛT - 18 SEPTEMBRE 1944



Nihil obstat

Corisopiti die 15 septembris 1948

Y. PERROT
Can.

Imprimatur :

Quimper, 15 septembre 1948

Jh. CADIOU
Vicaire général.

Lettre de Monseigneur l'Évêque de Quimper et de Léon

Quimper, le 21 Novembre 1948

Cher Monsieur le Curé,

De tous les récits de guerre, il n'en est certes pas de plus sincère que le vôtre et nul de ceux qui vous connaissent n'en sera surpris. Cette exactitude du détail noté sans apprêt, au jour le jour, rend ces pages très émouvantes. Pour l'histoire de la paroisse et du siège de Brest, elles constituent un document de première valeur. A vos paroissiens elles resteront précieuses parce qu'elles évoquent des silhouettes familières tragiquement disparues. Mais je crois que leur intérêt dépasse ce cadre restreint. En les lisant, ceux qui n'ont pas vu la guerre de près pourront se rendre compte des ruines et des deuils qu'elle accumule, du courage et du dévouement qu'elle peut susciter.

Après avoir suivi l'exode des réfugiés, on vit heure par heure avec ceux qui sont restés, terriens attachés à leur ferme, vieillards qui n'ont pas voulu évacuer, « dernier carré » d'hommes décidés à veiller jusqu'au bout sur la commune et la paroisse, à porter secours à tout prix aux blessés et aux mourants. On sent l'état du siège qui se resserre ; on compte les victimes qui se multiplient. Le récit se fait tour à tour dramatique ou pittoresque. Voici le bon M. Pondaven inconscient du danger, M. Bourrhis agonisant dans un tas de paille et sa fille tuée pendant qu'elle veille son cadavre. Voici la page tragique du journal de M. Bihannic, avec ces hommes frappés l'un après l'autre en venant panser les blessés... et que deviendront Roudaut et Castel, ces intrépides ambulanciers, quand ils partiront en mission près des Américains ?

Au milieu de ces péripéties, quel réconfort de retrouver, toujours immuables, le dévouement ingénieux de M. le Maire, l'union cordiale de tous les survivants devant le danger, en dépit des divergences d'opinions, la régularité de Sœur Saint-Georges, préparant les ornements pour la messe quotidienne, la collaboration si étroite et si affectueuse — même pour faire la cuisine — de M. le Curé et de M. l'abbé Rolland. A travers le malheur, la grâce ne cesse de rayonner : la prière est fervente dans les abris ; les blessés voient un prêtre qui traverse des zones intensément bombardées pour leur donner les sacrements ; l'Hostie trouve toujours un refuge et, comme on assiste un mourant, M. le Curé sera présent à l'agonie de son église et entendra le dernier glas des cloches égrené par les pierres qui les frappent.

Ironie du sort amateur de contrastes ou sagesse de la vie qui, pour se défendre, réclame une détente, voici, dans les heures les plus sombres, la minute du sourire : la marmite, percée par un éclat, laisse perdre le bouillon ; les lapins s'échappent du clapier qu'une bombe a démoli ; les poules écrasées assurent un ravitaillement abondant.

Après les parenthèses amusantes, le récit se poursuit. On s'interroge avec anxiété : qui pourra survivre au désastre ?... On ne peut lire ces pages sans émotion, ni non plus sans fierté : le courage fut à la hauteur de l'épreuve et les prêtres en ont donné l'exemple. Tant de mérites ont préparé la résurrection de la paroisse. La même énergie se retrouve aujourd'hui pour entreprendre comme hier pour subir. Quand les âmes sont vivantes, les ruines se relèvent. Lambézellec vivra.

C'est avec cet espoir que je vous redis, cher Monsieur le Curé, mon paternel et affectueux dévouement en Notre Seigneur.

† André
Evêque de Quimper et de Léon.

AVANT-PROPOS

Cet opuscule relate les événements tragiques survenus à Lambézellec pendant la tourmente qui s'est abattue sur la région brestoise du 7 Août au 19 Septembre 1944.

Le récit en a paru dans le Bulletin de la paroisse, *l'Echo de Saint-Laurent* ; chaque mois en contenait un fragment. Des paroissiens ayant manifesté à plusieurs reprises le désir de voir le tout rassemblé dans une plaquette, l'auteur a fini par céder à leurs instances. D'autre part, la vente de la plaquette pouvant procurer quelque bénéfice au profit de l'église paroissiale à reconstruire, les dernières hésitations sont tombées.

Intéresser le lecteur, aider à la restauration de la Maison de Dieu sont donc les deux raisons qui ont déterminé la publication de cet opuscule.

L'idée initiale fut suggérée par les paroissiens évacués. Poussés contre leur gré à quitter leur domicile, ceux-ci se réfugièrent dans les bourgades voisines d'où ils assistaient aux survols des avions qui allaient détruire Brest, et entendaient le bruit assourdissant de la canonnade.

Ils se sont demandés comment on pouvait tenir sous des

bombardements si intenses et, surtout, vivre privé de tout ravitaillement.

Un témoin véridique, ayant vécu les jours tragiques du siège du premier au dernier à tenu à les satisfaire.

Il n'a pas la prétention de faire l'historique du siège de Brest, ni même de narrer tous les événements qui se sont déroulés à Lambézellec durant le siège jusqu'à la libération, qui eut lieu à Lambézellec le 9 Septembre et à Brest le 18 du même mois. Son unique préoccupation est de relater, aussi exactement que possible, ce qu'il a vu et entendu, tout en s'attachant plus spécialement à faire connaître les événements religieux de la paroisse, sans prétendre être complet, même sur ce point ; il ne pouvait pas être présent partout à la fois. Il s'excuse donc des inexactitudes et des imprécisions qui pourraient se glisser dans son récit.

Dans l'Attente

7-25 Août 1944

CHAPITRE PREMIER.

Avant le Siège

L'énumération sommaire des épreuves antérieures au siège serviront d'entrée en matière ; ces épreuves étaient comme un signe avant-coureur ou un avertissement de ce qui devait arriver et dont il aurait fallu tenir compte. La puissance de destruction progressive des bombes, constatée après chaque bombardement aérien, aurait dû inciter les assiégés à une plus grande prudence et à chercher un refuge sous un ciel moins menaçant.

La présence des bateaux allemands dans le port de Brest avait provoqué les raids d'avions sur la ville. L'aviation anglaise, plus précise dans son tir, se présenta la première, puis l'aviation américaine avec ses escadrilles plus nombreuses, éparpillant leurs bombes avec moins de précision.

La réaction allemande ne se faisait pas attendre : d'abord la voix sinistre de la sirène, puis des canons anti-aériens répandant des obus dont les éclats étaient à craindre. En même temps l'aviation allemande prenait l'air pour chasser l'agresseur et alors c'étaient les combats qu'annonçait le crépitement de la mitrailleuse.

La nuit, les faisceaux lumineux des projecteurs cherchaient à découvrir à l'artillerie la position des avions. Les chapelets lumineux des balles traçantes multicolores, les fusées éclairantes se fixant comme des étoiles dans le ciel, donnaient l'illusion d'un beau feu d'artifice, qui aurait eu son charme s'il n'avait été trompeur, car, peu après, le sifflement et la chute des bombes rappelaient à la réalité en révélant l'imminence du danger.

Alors, ceux qui s'étaient fait des abris s'y précipitaient pour avoir l'illusion d'être en sécurité, car ils savaient bien que ces semblants d'abris, s'ils protégeaient contre les éclats, ne pouvaient guère résister sous le poids d'une bombe. Combien y ont trouvé la mort !

La mort ! Elle portait ses coups partout, à tort et à travers. Certains étaient frappés en plein sommeil, au milieu de la nuit, comme dans la ferme de Poulfouric, un des points les plus éloignés de la paroisse, où l'une des filles fut tuée et son père grièvement blessé.

D'autres la trouvaient sur le chemin, à la fin du jour, après le labeur, comme à l'Ecole des Frères de la Croix-Rouge, où elle faucha quatre maîtres et en blessa d'autres au moment où ils se rendaient à la chapelle pour la visite du St-Sacrement.

D'autres fois, elle opérait en plein jour, comme le 27 Février 1943, dans l'agglomération de Kérinou où elle atteignit des ouvriers de la Brasserie, et le 6 Mars à Poulcanastroc où ses coups furent encore plus durs puisqu'ils faisaient à la fois une trentaine de victimes.

Oui, les troupes américaines étaient encore loin des portes de Brest et la mort avait été déjà bien cruelle. Ce qui ne l'empêcha pas de l'être encore davantage pendant les 43 jours de siège. Les assiégés eurent tort de ne pas se méfier d'elle ni de ne pas tenir compte de ses avertissements. Ils auraient dû s'évader, surtout quand les ordres étaient de partir. Beaucoup doivent leur malheur à leur entêtement.

Il y eut des victimes, il y eut aussi des ruines. Si le Bourg de Lambézellec eut à souffrir pendant le siège, le quartier de Kérinou surtout ne fut pas épargné pendant la période de l'occupation. La chapelle Ste-Anne, la malterie de la Brasserie, Poulcanastroc, la rue Penfeld et plus loin, Bellevue, Cambergot furent sévèrement touchés. Impossible d'énumérer toutes les maisons ébranlées ou détruites. En fait, dans tous les coins de la paroisse, il y avait de graves dommages dont certains irréparables.

Enfin, après plus de quatre ans, les Libérateurs tant attendus faisaient leur apparition sur la terre de France : la côte normande avait eu le rude et couteux privilège de les accueillir.

Depuis leur débarquement, on pouvait se demander quel serait leur point de direction une fois l'ennemi refoulé.

Il arriva que les Américains, placés à l'Ouest du front, réussissaient à briser le barrage et à se répandre dans la direction de la Bretagne.

A partir de ce moment, plus de doute : les vainqueurs allaient s'avancer à marches forcées, sans rencontrer de

résistance sérieuse, vers la *Fin de la terre*. Brest, port de guerre, devenait manifestement leur objectif principal.

Nous allions donc connaître la joie de la libération tant attendue : nous n'avions pas pensé qu'elle serait si douloureuse. C'est bien le cas de dire : le bonheur sur cette terre n'est jamais sans mélange.

Que faire si la place de Brest résiste ! Faudra-t-il partir ou rester ? Rester sous les bombardements ? Ils ne sont pas si terribles ; nous sommes entraînés ; nous ne sommes pas des novices. On en a vu d'autres. Oui mais, ils ont été si meurtriers en Normandie ! Tout ce qui se disait de la bataille de Caen nous atterrait. Allons-nous rester nous faire écraser ? Non, cela n'arrivera pas, disait-on ; l'avance est si rapide ; les Américains viennent en libérateurs, ils sont nos amis ; ils n'ont aucune raison de détruire tout sur leur passage. On a pu le constater, en effet : les pays qu'ils ont traversés dans leur course rapide vers Brest sont pour ainsi dire intacts. Il ne devait pas en être de même de Brest ni de sa banlieue.

CHAPÎTRE II.

L'Etat de Siège

7 Août. — Sentant l'approche de l'adversaire, l'Occupant crut bon de décréter l'état de siège. Le 7 Août, c'était chose faite. Nous étions en état de siège.

Désormais la population ne peut circuler que pendant deux heures de la journée : de 10 à 12 heures d'abord, ensuite de 9 à 11. Parfois on se faufilait dans les rues à d'autres heures à ses risques et périls, sans que personne n'ait jamais été inquiété : imprudence cependant, qui aurait pu coûter cher.

Pendant ce temps libre, il fallait s'approvisionner, se procurer les vivres les plus indispensables, comme l'eau, la seule chose qu'on pouvait avoir sans tickets et le pain qui devenait de plus en plus rare. A vrai dire, depuis longtemps, on connaissait les restrictions ; on avait de l'entraînement. Bonne préparation pour un siège.

Autre genre de restrictions, l'absence de nouvelles. Plus de journaux, plus de T.S.F. par manque d'électricité. Ce qui n'empêche pas les bruits de circuler. On en entend de toutes sortes. Certains prétendent que le siège ne sera pas de longue durée (M. Eusen, maire de Brest, aurait

demandé aux autorités allemandes de déclarer Brest ville ouverte)..., que le colonel allemand a refusé ; mais il a laissé entendre qu'il résisterait seulement pour la forme... !

Hélas, les parachutistes allemands arrivent avec leur fameux général Ramké, précédés d'une réputation qui n'était pas de nature à entretenir notre moral. La nouvelle se répandit comme une trainée de poudre, jetant la consternation dans tous les cœurs. Avec ces féroces, Brest va certainement résister jusqu'au dernier homme et les assiégés connaîtront le coup dur.

L'apparition des avions alliés, le 5 Août, les tirs des canons, particulièrement de la batterie de Kéréderne, le sifflement des obus américains au-dessus de nos têtes contribuèrent encore à augmenter notre inquiétude.

Cependant... puisque les canons se répondent, c'est donc que les libérateurs sont proches, à une portée de canon... ! Ne dit-on pas qu'ils sont à Gouesnou, à Kervallguen, à Bégavel ! Serait-ce vrai ? Il semblerait. Mais alors, si les combats s'engagent, si les Américains déversent sur Brest et la banlieue des tonnes et des tonnes d'obus et de bombes, que va devenir la population assiégée, presque sans abris ? A Lambézellec surtout elle en est dépourvue, car, que sont ces pauvres gaitounes construites par les habitants ? Tout juste assurent-elles une protection contre les éclats et un camouflage lors des survols d'avions. Alors, une évacuation ne pourrait-elle pas être envisagée ? Ne serait-ce pas la meilleure solution ?

« Dans le feu », le livre de M. l'abbé Charles Grimaud

sur les derniers jours à Brest de la Communauté des Petites Sœurs de l'Assomption, va nous apprendre comment fut décidée cette fameuse évacuation. Pendant trois ans environ les habitants de Lambézellec virent ces Religieuses, les unes à bicyclette, s'en aller vers Bohars y chercher un abri contre les bombardements de nuit et en revenir le matin pour reprendre à Brest le soin des malades qui leur étaient désignés. On sait quel fut leur triste sort.

« Dans le feu » nous apprend aussi que le 11 Août, M. le Curé de St-Louis alla trouver le Maire, M. Eusen, et lui demanda d'intervenir auprès des autorités allemandes et américaines pour permettre l'évacuation et donner un libre passage à la population. Malgré les instances de M. le Chanoine Courtet, M. Eusen ne crut pas devoir se ranger à son avis. Mais l'idée devait germer. La ville était sans eau depuis la veille, un bombardement par canons américains, le dimanche 13 Août à 4 heures du matin, devait encore augmenter l'inquiétude. Dans la journée, vers 11 heures, M. le Curé rencontre M. le Maire, sortant de la Plazkommandantur. « J'ai mis en réalisation votre suggestion, dit M. Eusen à M. le Chanoine Courtet. Tout marche. Les Allemands accordent une trêve pour demain, de 9 à 12 heures et de 16 heures à 19 heures. Ils laissent deux routes pour l'évacuation. Ce soir ils me délivreront les pièces nécessaires pour aller comme plénipotentiaire trouver les Américains afin d'obtenir leur accord ».

La nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair. L'évacuation devait avoir lieu le lendemain.

13 Août. — Cela se passait le dimanche, jour de la solennité de St-Laurent, patron de la paroisse. Quel triste pardon ! A cause de l'état de siège, il n'était permis de circuler que deux heures par jour. Deux messes furent célébrées à l'église paroissiale, une à la chapelle Ste-Anne, 700 fidèles environ y assistèrent. Bien entendu, ni le chanteur de messe qui devait être M. Pasteur, recteur de St-Joseph du Pilier-Rouge, ni le prédicateur qui devait être M. Trévidic, recteur de Guilers, ne s'avisèrent de se déplacer pour venir remplir leurs fonctions à Lambézellec ; ils furent réservés pour l'année suivante.

La circulation étant interdite l'après-midi, il n'y eut ni vêpres, ni procession.

Toute la soirée l'agitation fut grande. L'ordre d'évacuation était interprété de différentes façons. Quelle était sa portée ? Est-il général ? S'applique-t-il seulement à Brest *intra-muros* ou à toute l'agglomération ? Certains peuvent-ils rester ? et lesquels ? On discutait ferme ; les uns se résignaient à partir, les autres réagissaient ; les plus sages firent leurs préparatifs de départ.

CHAPITRE III.

L'Exode

14 Août. — Le lendemain un speaker, aidé d'un porte-voix, parcourait les rues en auto pour annoncer à la population que l'ordre d'évacuation était général. Tout le monde devait partir sauf une partie du personnel administratif et quelques membres de la défense passive.

Dans l'après-midi, à l'heure indiquée, les routes se couvraient de gens fuyant le danger de la ville assiégée. Les paroissiens de Kérinou s'en allèrent par la rue Penfeld. Beaucoup de St-Martin et de St-Louis prirent la même route. Les paroissiens du bourg et des environs ainsi que les cultivateurs passèrent par la rue Bouët pour rejoindre Penfeld.

Dans son exode, en effet, la population ne peut prendre que deux directions : St-Renan par Penfeld ; Daoulas par le pont de Plougastel. Inutile de chercher d'autres issues. Quelques-uns tentent de s'échapper par la route de Tro-meur, d'autres en direction de Gouesnou : ils sont tous refoulés. Ceux qui reviennent de cette dernière direction sont atterrés ; ils ont appris les massacres de Penguërec.

Les habitants s'en vont le cœur brisé mais confiants. Leur

absence, s'imaginent-ils, sera de courte durée : « dans 48 heures nous sommes de retour » disent les uns. « Décidément, s'écrie un autre, on se moque de nous, on nous chasse quand nous allons être délivrés ». Heureusement que l'espoir d'un prochain retour soutenait les courages ! S'ils avaient pu prévoir l'avenir, les pauvres gens, leur moral eut été différent et l'ordre d'évacuation mieux accepté ; plusieurs, en effet, s'en vont en maugréant. Qui oserait les blâmer ? N'est-il pas dur de laisser après soi tout ce qu'on possède, surtout quand on est moralement certain que tout sera livré au pillage. On emporterait sans doute les objets les plus précieux, mais combien d'autres resteraient après soi. Et puis, la maison même vide reste toujours la maison, qu'on ne peut se défendre d'aimer, fut-elle une simple mesure. Le poète l'a dit :

*Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?*

L'exode des vieillards et des malades fut des plus pénibles. Grâce au dévouement de M. le Maire il fut cependant moins douloureux. L'ambulance municipale fut mise par lui à la disposition des impotents et tous ceux qui furent signalés comme tels purent l'utiliser.

Devant l'impossibilité de tout emporter, chacun dut se contenter du strict nécessaire ; puisqu'on escomptait un retour prochain, pourquoi s'encombrer de choses inutiles ? Mais, dans la précipitation du départ, plusieurs ne surent pas discerner le plus utile. Des objets furent

emportés, auxquels le cœur était très attaché, mais qui auraient dû être sacrifiés. Par contre, certains partants crurent bon de tout laisser derrière eux. Ce fut une grosse erreur. Partis sans rien, à leur retour ils devaient se trouver sans rien : la destruction ou le pillage allaient les priver de tout. L'hiver sera dur pour ces pauvres malheureux.

La plupart partirent à pied. Les vieillards, les infirmes et les malades qui n'avaient pas voulu recourir à l'ambulance municipale, préférant ne pas quitter la famille, ou n'ayant pas connu l'existence de ce mode d'évacuation, durent emprunter différents véhicules pour s'enfuir.

Très peu d'autos défilèrent dans la rue Bouët : il y en eut cependant. Les charrettes des cultivateurs rendirent les plus grands services : elles emportaient non seulement le personnel de la ferme, mais encore les voisins, les amis et les malades défaillants sur la route. Des bicyclettes étaient utilisées comme moyens de transport, ainsi que des charrettes à bras, des poussettes, des voitures d'enfants, la plupart chargées de bagages.

Quelques-unes de ces dernières avaient toutefois gardé leur véritable destination. L'une d'elles contenait un précieux chargement : un bébé qui n'avait pas encore reçu le baptême. Il n'était pas prudent de laisser un enfant sans baptême. La famille le présenta à M. Rolland qui le baptisa sur le trottoir, devant le presbytère. C'était une fille Richard du village de Kérallan, qui reçut le prénom de Michelle ; elle était née le 28 Juillet ; sa mère était donc à peine remise sur pied et son père venait d'être opéré ;

il dut à l'ordre d'évacuation de sortir de la clinique incomplètement remis : il se joignit à la colonne de ceux qui s'exilaient.

Ce baptême administré sur la rue sera comme le trait d'union entre les baptêmes de l'église paroissiale et ceux qui seront faits dans la suite à la chapelle du Calvaire.

Le défilé ne comprenait pas que des hommes ; les cultivateurs ne pouvant se résoudre à se séparer de leur bétail (c'eût été le perdre irrévocablement), tentèrent de le sauver en l'emmenant dans leur retraite. Ainsi, les animaux de la ferme, comme leurs maîtres, prirent la direction de St-Renan.

Quelle fut notre surprise de les voir rebrousser chemin. Que s'est-il passé ? « On veut prendre nos bêtes, nous ne voulons pas les livrer aux Boches ; ils nous ont déjà pris assez ».

C'est qu'à Penfeld, des Allemands barraient le passage : ceux-ci étaient chargés sans doute du ravitaillement des troupes assiégées ; ils s'emparaient des bêtes pour les parquer dans une prairie voisine. La plupart des cultivateurs ne voulurent pas se laisser faire et regagnaient leurs fermes avec leurs troupeaux.

Les bicyclettes également étaient saisies. Les Allemands pouvaient sans doute s'en servir pour prendre la fuite. Ils ne se doutaient pas qu'en ce moment la fuite n'était plus possible : ils étaient déjà encerclés. Ce qui n'empêcha pas les bicyclettes d'être enlevées à leurs propriétaires.

Un ecclésiastique déjà septuagénaire, demeuré un fervent

de la pédale, fut ainsi dépouillé de la sienne. Arrivé devant le soldat allemand, il ne se doutait pas de ce qui allait se passer. Le militaire commença par déficeler le colis fixé sur le porte-bagages. L'abbé lui fit remarquer que le colis était bien attaché et ne risquait pas de tomber, qu'il était bien comme il était. Il demeura interloqué en constatant que le Boche détachait le colis pour garder la bicyclette. Il n'aurait jamais soupçonné tant de méchanceté. Il ne put s'empêcher de protester. Peine inutile, le teuton demeura inflexible et le vieillard continua son exode à pied.

Cette journée d'évacuation fut un jour sombre, plein d'angoisse et de tristesse pour ceux qui restaient comme pour ceux qui partaient. S'il est dur de tout quitter, il ne l'est pas moins d'être obligé de rester en contact avec des gens dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne sont pas bienveillants, des gens disposés à s'emparer de tout ce que vous possédez et contre lesquels vous êtes constamment obligés de vous défendre. Cette perspective était loin d'être réjouissante.

A peine les derniers évacués avaient-ils disparu que le pillage commença. Les Occupants pénétraient dans les maisons vides de leurs habitants et s'emparaient de ce qu'ils trouvaient à leur convenance. En général ils n'entraient pas dans les maisons où étaient restés les habitants. Mais il fallait quand même être sur ses gardes et ne pas se permettre de trop longues absences.

Une autre impression pénible pour ceux qui restaient fut de se trouver seuls ou presque seuls dans leur quartier.

Personne ne circulait dans les rues. Dans la rue Bouël, il ne restait que M. le Curé, M. Rolland et le fossoyeur M. Le Dreff. Ce n'était pas de nature à entretenir le moral.

Le clergé n'était pas parti en entier, il ne le pouvait pas. Des paroissiens étaient autorisés à rester : M. le Maire, des employés de la Mairie et de la Défense Passive. On avait, en outre, le pressentiment que beaucoup d'autres ne partiraient pas. Plus tard, on apprit qu'il en était resté au delà des prévisions : les cartes d'alimentation accusèrent en effet 1.500 assiégés dont 1.000 dans les quartiers du bourg et de Kérinou et 500 au Pilier-Rouge.

M. le Curé décida donc de rester. Un capitaine ne quitte son navire en perdition que lorsqu'il n'y a plus personne à bord ; ainsi un chef de paroisse ne peut abandonner sa paroisse tant qu'il y reste une âme pouvant avoir besoin de son ministère.

M. le Curé se devait aussi sans doute aux évacués ; il les confia à deux de ses vicaires qui se replièrent avec eux. Les partants n'allaient d'ailleurs pas être privés de tout secours religieux ; ils allaient se fixer dans d'autres paroisses où ils pourraient recourir à d'autres prêtres tandis que le départ de tout le clergé paroissial aurait laissé les pauvres assiégés sans secours religieux ; les morts n'auraient eu aucun prêtre pour dire les dernières prières sur leur tombes, ni les moribonds pour en recevoir une dernière absolution. Jamais M. le Curé n'aurait pu se faire à l'idée de laisser après lui des paroissiens dont il avait la charge et dont la vie était gravement exposée, sans prêtre pour leur

procurer le soulagement et les secours spirituels dont ils auraient eu besoin. Depuis longtemps, la décision était prise. Il l'avait dit : « si tout le monde part, je pars, si un seul reste, je reste avec lui ».

Il demanda à M. Rolland, son premier vicaire, de rester pour lui tenir compagnie. S'il avait prévu la gravité du danger auquel il l'exposait, il n'aurait pas osé lui demander ce service. Mais, pouvait-on prévoir l'avenir ? M. Rolland accepta sans hésitation. M. le Curé lui en a gardé une très vive reconnaissance.

M. Le Guen et M. Le Roux accompagnèrent la population : ils eurent l'occasion de remonter le moral et de rendre service à beaucoup de défaillants.

CHAPITRE IV.

Seuls !

15 Août. — Après l'évacuation générale, l'intensité de la vie paroissiale diminua. Déjà auparavant, plusieurs familles pressentant le danger avaient cru bon de s'éloigner. Maintenant que l'ordre d'évacuation a obtenu son effet, la population va se trouver très réduite. Parmi les entêtés qui ne pouvaient se résoudre à quitter leur domicile, il y en eut qui n'osèrent pas circuler, d'abord parce qu'ils se savaient en défaut, — sans casque et sans brassard, ils couraient le risque d'être appréhendés — ; ensuite, parce qu'il n'était pas prudent de sortir, mieux valait rester chez soi ou dans les abris qu'on s'était construits pour n'être pas atteints par les éclats des projectiles qui, à certains moments, pleuvaient drus. Les bombardements, en effet, devenaient plus fréquents, les incursions de l'aviation se multipliaient. Déjà le soir de l'évacuation générale, les évacués avaient pu s'en rendre compte. Avant d'être arrivés au terme de leur exode, ils avaient déjà vu une nuée d'avions se diriger sur Brest. Par bonheur, Lambézellec n'eut pas à souffrir de ce raid. Les bombes furent lancées sur d'autres points de

l'agglomération. Plusieurs nous ont dit combien ils avaient craint et prié pour nous en ce moment.

Les appréhensions et les incertitudes des assiégés ne les incitaient pas à sortir et pourtant la liberté de circuler était maintenue pendant les mêmes heures.

Le 15 Août, certains en profitèrent pour venir à l'église assister à la sainte messe. Deux messes basses furent célébrées pendant lesquelles les prières furent ferventes. M. le Curé et M. Rolland en profitèrent pour prendre contact avec les courageux et pour entretenir leur moral par des exhortations et des prières. Après les messes, la solennité de la fête de l'Assomption était terminée à Lambézellec. Elle s'était déroulée sans éclat, mais non sans ferveur. Nous n'avions cessé d'avoir la plus grande confiance en Marie, Reine de France,

Cette journée ne devait pas s'achever sans nous apporter une bien triste nouvelle : l'église Saint-Louis a été incendiée. Était-ce possible ? Tout ceux qui l'apprirent, même les plus hostiles à la religion, en étaient atterrés et s'obstinaient à ne pas la croire. Et pourtant, ce n'était que trop vrai.

D'après les Allemands, la Résistance avait tiré sur leurs soldats de la tour de Saint Louis. Sans en avoir eu la certitude, ils décidèrent de détruire par le feu, l'église mère de Brest.

La nouvelle n'était pas de nature à remonter le moral. Il fallut une fois de plus tâcher de refouler les idées noires. M. le Curé et M. Rolland entrevoyaient d'ailleurs des occu-

pations et des préoccupations qui contribuaient à les dissiper. Ils avaient à organiser leur vie et même à inaugurer un nouveau genre de vie.

Restés seuls après le départ des deux servantes, ils eurent à faire face à des difficultés nouvelles : le ravitaillement et la préparation des repas. M. le Curé demanda à son vicaire : « Savez-vous faire la cuisine ? — Oui, dit-il, je crois pouvoir me débrouiller pas mal. Savez-vous faire une omelette ?... même sans œufs ?... Alors ça va. En réalité, toutes nos connaissances culinaires rassemblées demeuraient très sommaires.

M. le Curé eut l'idée de faire appel au voisin, Le Dreff, le fossoyeur, le seul paroissien de la rue Bouët. Il alla lui proposer de faire popote ensemble. Mais le travail du cimetière pouvait devenir tellement absorbant que le fossoyeur ne pourrait pas s'occuper de cuisine. Et puis devant un fourneau, il n'aurait peut-être pas su se tirer d'affaire aussi bien que devant une tombe à creuser.

Il fallut se résoudre à se présenter soi-même devant le fourneau, à allumer le feu, puis à l'entretenir, ce qui n'est pas toujours facile pour des débutants, à faire un usage mesuré de l'eau, du sel. Quelle quantité faut-il mettre ? Quand les aliments sont-ils cuits ? Et puis, il y a à mettre le couvert. — Moins difficile. — C'était l'affaire de M. le Curé. Après les repas, il fallait ensuite échauder. — Moins bien. — On s'y mettait tous les deux et on se regardait pour voir qui faisait le mieux et le plus vite.

Pendant 48 heures, il fallut envisager tous ces problèmes

plus ennuyeux les uns que les autres. Ils furent résolus tant bien que mal. Le salut vint. Deux personnes, à qui M. le Curé a gardé beaucoup de reconnaissance, ayant appris notre détresse, vinrent nous tirer d'embarras... quand M. Rolland semblait prendre goût au métier.

CHAPITRE V.

Vie commune

Dégagés par cette aide inattendue du souci du ravitaillement et de la préparation des repas, les deux prêtres restés dans la paroisse purent se consacrer à des occupations plus conformes à leur ministère sacerdotal. Evidemment, ils ne purent se libérer de tout souci matériel ; la vigilance restait toujours de règle : il fallait être constamment en éveil pour protéger le presbytère et l'église contre l'arrivée toujours à craindre des indésirables. Voilà pourquoi la présence d'un prêtre au presbytère était toujours nécessaire.

Elle l'était pour une autre raison. A chaque instant on pouvait être appelé auprès des malades ou des blessés. Les bombardements, sans être intenses, ne cessaient pas et les obus ainsi que les bombes tombaient sur différents points de la paroisse, risquant chaque fois de faire des victimes. Néanmoins, jusqu'au 25 Août, le calme fut relatif dans le secteur du bourg.

Pendant les dix jours qui précédèrent la catastrophe M. le Curé et son vicaire ne manquèrent pas de célébrer la Sainte Messe ; ils s'accordaient pour la dire l'un après l'autre et, chaque jour, quelques personnes y assistaient

et communiaient. C'était le moment le plus doux de la journée. A l'église, sous le regard et la protection du Dieu du tabernacle, la sécurité semblait plus grande et cependant, quelques jours plus tard, l'église devait servir de cible à l'artillerie américaine.

Les messes terminées, le petit déjeuner suivait, puis la récitation du bréviaire en commun. La solitude pèse habituellement, elle se fait plus lourde surtout quand le danger menace. Alors, on éprouve le besoin de se rapprocher l'un de l'autre, on cherche instinctivement un compagnon qui sait compatir, à qui on peut communiquer ses impressions, demander conseil, confier ses appréhensions. L'âme se porte surtout vers Dieu et trouve dans la prière un grand réconfort. Même ceux qui ne prient pas habituellement, trouvent naturel qu'on le fasse dans ces moments.

La récitation en commun du bréviaire et du chapelet fut donc décidée ; elle fut, avec la sainte messe, l'un des principaux points du règlement que s'imposèrent les deux compagnons d'infortune. Le sifflement des obus qui passaient au-dessus de leur tête et les survols intermittents des avions, tout en leur donnant de nombreuses distractions, les portaient en même temps à la ferveur.

Pendant les temps libres, d'autres occupations les prenaient. Ils devaient en profiter pour voir les malades qui leur étaient signalés — (ceux-ci n'étaient pas tous évacués) — et pour faire les enterrements. En réalité, il n'y eut aucun enterrement jusqu'au 25 Août. Les obsèques de Mme Donval de la rue Bohars, décédée à la malterie de la Bras-

serie, de l'enfant Pérès de Kéranfurus Izela, de Mme Charlès de Kertartupage et Mlle Quélard de Prat Podic (ces deux, dernières victimes du bombardement) eurent lieu avant l'évacuation générale.

Mais en dehors des deux heures de liberté consécutives à la suspension quotidienne de l'état de siège, M. le Curé et M. Rolland s'octroyaient un supplément de liberté surtout dans l'après-midi. Protégés par leurs brassards, ils faisaient quelques sorties, se rendaient surtout à l'église pour passer quelques instants devant le tabernacle et présenter leurs hommages à l'Hôte qui y résidait. Ils veillaient ensuite à l'entretien des autels qui se couvraient de poussière et dont les fleurs se fanaient. Une âme délicate s'était fait une douce obligation d'apporter à l'église des fleurs fraîches qui servaient à les remplacer. Ainsi notre belle église fut tenue en état et conserva sa propreté habituelle jusqu'au jour de sa destruction. M. le Curé ne se doutait pas qu'il lui faisait sa dernière toilette.

CHAPITRE VI.

Avec les amis

Après le passage à l'église, il restait à faire une seconde visite. C'était un devoir de charité à remplir vis-à-vis d'un confrère, un ancien du sacerdoce, âgé de 88 ans qui avait refusé catégoriquement de prendre place dans l'ambulance municipale affectée par M. le Maire à l'évacuation des vieillards et des malades. M. l'abbé Pondaven, chapelain des Religieuses de Lanroze était resté, ne se doutant nullement des gros ennuis qu'il allait créer. Il habitait la grande maison du docteur Le Gall située à l'extrémité de la Place Thiers.

Cette maison, après avoir été occupée par les Allemands, servait de communauté aux Sœurs de Lanroze, qui s'y étaient installées après avoir été chassées de chez elles par l'allemand. Là se trouvait M. Pondaven, insouciant, étranger on peut dire à ce qui se passait, ne saisissant nullement la gravité de la situation, s'acquittant de ses obligations journalières, suivant avec une ponctualité remarquable tous les points de son règlement, s'inquiétant du retard à lui servir ses repas, même quand la prudence prescrivait de ne pas sortir. Il avait réussi à intimider les Re-

ligieuses qui voulaient l'emmenner de force, en les menaçant de l'excommunication, si elles s'avisait de le toucher. Ruse de vieillard, suffisante pour effrayer des âmes craintives, nullement en peine de s'exposer à des peines canoniques, même quand elles ne sont pas dans le cas de les encourir. Ruse fatale en même temps car son refus de partir valut à M. Pondaven d'être au nombre des victimes de l'abri Sadi Carnot.

Il fallait encore garder le contact avec le poste de secours de la Brasserie dont le Docteur Lemoine père était médecin-chef. Mais là quelqu'un s'était chargé de prévenir le presbytère des cas urgents qui se seraient présentés.

Il n'y avait pas que les visites à faire, il y avait aussi les visites à recevoir ; elles étaient fréquentes, parfois inattendues, toujours agréables ; le germain seul était indésirable.

M. le Maire nous honorait de sa visite. La compagnie de M. Kervern, toujours charmante, l'était particulièrement pendant les jours de solitude. Il nous informait des nouvelles, parfois sensationnelles, qu'en qualité de premier magistrat il était le premier à connaître, nous racontait les tours qu'il jouait aux Boches pour leur soustraire ou détourner vivres, essence et bien d'autres choses qu'ils lui réclamaient, nous tenait au courant de la marche des opérations, de ce qui se passait à Brest et au quartier du Pilier Rouge ; car malgré le danger de la circulation, il n'hésitait pas à se rendre tous les jours à la mairie de ce quartier et même à Brest, où il se rencontrait avec M. Eusen.

Pour jouir plus longtemps de son aimable compagnie, nous l'invitions à notre table et alors c'était la détente, la bonne récréation. Il alléguait quelquefois qu'il était attendu à la popote de la Brasserie, qu'on n'aimait pas le voir absent à l'heure des repas. Nous lui répondions que sa présence nous était aussi chère qu'aux autres, qu'ils se devaient à nous comme à ses autres administrés et alors sa résistance apparente tombait, il se laissait gagner.

Il ne nous apprenait rien en nous disant qu'on le réclamait à la popote, nous savions en effet que sa présence soutenait le moral et qu'il était un véritable réconfort pour tous indistinctement. « Nous serions bien embarrassés, disait-on un jour dans un groupe, si M. le Maire venait à nous manquer. Il a tort de s'exposer comme il le fait, il devrait être plus prudent ».

Le Docteur Lemoine, après avoir soigné malades et blessés, s'échappait pour prendre l'air dans les moments d'accalmie. Le presbytère connut sa visite. Homme toujours aimable et de bon conseil, M. Lemoine s'étonna qu'il n'y eut aucun abri dans le jardin du presbytère. « M. le Curé, dit-il, vous n'êtes pas prudent, vous devriez faire creuser un abri dans votre jardin, ne serait-ce que pour vous préserver des éclats ». Quelques jours après, l'abri existait. MM. les infirmiers établis à l'Ecole St-Laurent, mis au courant de la recommandation, s'employèrent à en creuser un. C'était très gentil de leur part. Mais, M. le Curé et M. Rolland n'y descendirent pas bien souvent. Ce fut même plutôt par curiosité que pour s'y abriter.

A l'école St-Laurent s'était installé depuis plusieurs semaines le Service de santé de la Marine au personnel très réduit. Ces aimables voisins nous avaient habitués à leurs visites ; ils se savaient toujours les bienvenus. Quand les nouvelles n'étaient pas abondantes et que les tirs n'étaient pas nourris (ils ne l'étaient guère pendant les premiers jours après l'évacuation) on se distrayait en faisant une coïncée. Dans la solitude accablante de ces jours on éprouvait aussi le besoin de chercher des distractions, de créer des amitiés, de connaître des nouvelles. Comme ces Messieurs gardaient le contact avec l'Hôpital maritime, ils nous apprenaient les bruits qui couraient et qui servaient à alimenter nos conversations.

La circulation par la rue leur étant interdite comme aux autres, de connivence avec le presbytère, ils tournèrent la difficulté en passant par-dessus le mur qui est mitoyen ; une échelle fut appuyée de chaque côté et la liaison était établie du moins pour ceux qui pouvaient risquer de passer par les échelles. Par le même procédé, il fut possible de franchir le mur de l'autre côté de la propriété des Religieuses ; ce qui permit d'établir une autre liaison avec le poste de secours de la Brasserie. Comme les Allemands ne montaient pas au clocher pendant la journée, cette nouvelle façon de circuler avait peu de risque ; elle fut adoptée à l'unanimité, elle procurait toutes sortes d'avantages, entre autres celui de profiter des fruits mûrs du jardin. Sous l'œil de M. le Curé et avec son approbation, ces fruits étaient soustraits à la rapacité de l'ennemi et s'en allaient

faire plaisir à des amis. D'ordinaire, en les prenant, on avait soin d'ajouter la formule très usitée à l'époque : en voilà qui n'iront pas avec les Boches.

Mais cette existence relativement calme ne devait pas durer ; les jours tragiques approchaient. Les assiégés vont passer par le feu et la mitraille, heureux s'ils ont des abris pour les protéger.

CHAPÎTRE VII.

Nos abris

En réalité, les abris véritables sont en petit nombre, car on ne peut donner le nom d'abri aux tranchées creusées par les habitants à proximité de leurs maisons. Ces refuges pouvaient être efficaces contre les éclats, avantage appréciable, il est vrai, mais ils pouvaient aussi s'effondrer et devenir de véritables tombes sous le poid d'une bombe et même d'un simple obus. Ils donnaient à leurs occupants l'illusion d'être en sécurité, c'était tout.

M. le Maire avait eu la préoccupation de procurer des abris à ses administrés. S'ils n'en ont pas eu, ce n'est pas de sa faute. Un premier essai fut tenté dans le centre de Kérinou : la nature du sol ne permit pas de poursuivre les travaux déjà bien avancés.

Au Moulin-à-poudre, dans les flancs de la montagne rocheuse, furent percées des galeries assez vastes et d'une protection assez sûre pour recevoir plusieurs centaines d'habitants. Hélas ! M. le Maire avait travaillé pour le roi de Prusse ! Les Allemands s'emparèrent de l'abri ou en interdirent l'accès aux civils ; ils prétendirent qu'il pourrait servir de repaire aux terroristes. Pour écarter ce danger,

ils le condamnèrent en bouchant les entrées. Il eût été l'abri le plus spacieux et le plus sûr sur le territoire de la commune.

Il en existait d'autres qui furent le salut pour plusieurs. A la-Brasserie de Traon Stivel, au bas du bourg, il y en avait deux que M. le Directeur avait fait creuser pour le personnel en cas de bombardement. Un troisième existait derrière la grande maison de Mlle Dupré, appartenant actuellement au Docteur Le Gall, sur le chemin longeant la prairie et conduisant à Lanroze, chemin dit « de l'enfer ».

Les deux abris de la Brasserie (ils existent encore) sont creusés dans le roc. L'un deux est recouvert d'un tablier de sept mètres d'épaisseur. N'aurait-il pas cédé à une grosse bombe ?... Il a 20 mètres de longueur, 1 m. 80 de largeur, une hauteur inégale sous voûte de 2 à 3 mètres, une orientation Nord-Sud. On peut y accéder de plain-pied par le Sud ou par échelles vers le Nord. En sortant par les échelles, on parvient au sous-sol de la malterie. C'est dans ce boyau ouvert au courant d'air perpétuel qu'il fallait séjourner pendant la nuit et les bombardements. Des couchettes superposées par deux le long d'un mur, des bancs longeant l'autre mur, laissaient un passage très étroit.

Le deuxième abri contigu au premier avait été prévu plus large pour recevoir les blessés ; il offrait peut-être moins de sécurité. Le public n'était pas autorisé à y séjourner.

Quand les Allemands quittèrent la maison du Docteur Le Gall pour aller s'établir de l'autre côté du vallon dans la Communauté des Sœurs de Lanroze, ils laissèrent à ces

dernières la disposition de l'abri en ciment armé qu'ils avaient construit pour eux-mêmes à condition qu'elles en interdiraient l'entrée aux terroristes (!) et avec menace d'être enfermées toutes dans leur maison pour être brûlées vives si elles enfreignaient la défense. Il y avait de quoi frémir !

L'abri était à même de résister à des obus (il en fit la preuve) et même à des bombes de poids moyen. Les entrées se voient encore : l'une sur le « Chemin de l'enfer » (pour la circonstance il était bien dénommé), l'autre, faisant pendant du côté opposé. A l'autre extrémité, était pratiquée une troisième issue. Une porte (quand on n'oubliait pas de la fermer) empêchait le courant d'air. Vers le milieu de l'abri, deux tubes, communiquant avec l'extérieur, assuraient l'aération.

Ce refuge était moins long, mais plus large que le grand abri de la Brasserie. Des brancards étaient disposés des deux côtés, le long des murs. A l'une des extrémités, on avait établi la cuisine.

C'est dans ces réduits, que la Divine Providence lui a ménagés, que la population non évacuée du Bourg et de ses environs immédiats trouvera refuge et protection contre le feu de l'ennemi et du libérateur.

Le 25 Août, la tragédie va commencer.

Dans la Tourmente

25 Août - 9 Septembre 1944

CHAPITRE VIII.

Dernier office à l'Eglise

25 Août. — La nuit du 24 au 25 fut particulièrement bruyante : la batterie rageuse de Kérédern se fait entendre sans interruption et on a l'impression qu'elle n'est plus seule dans le voisinage ; les parachutistes avaient sans doute plusieurs pièces d'artillerie qu'ils durent mettre en action, car le bombardement semble plus nourri.

La batterie de Kérédern était reliée par téléphone à un poste d'observation installé dans le clocher de l'église où montaient régulièrement tous les soirs quatre ou cinq soldats allemands. M. le Curé leur fit remarquer, sans résultat d'ailleurs, qu'une église ne devrait pas servir à ce genre d'opérations. Il lui fut répondu : « C'est la guerre ! ! ».

La batterie, renseignée sur le résultat de ses tirs, pouvait ainsi les corriger et atteindre au but avec plus de précision. Au début de la nuit, le ciel s'était embrasé dans la direction de Lanroze-Kéranc'hoazen. Du presbytère on pouvait même apercevoir les explosions et des gerbes d'étincelles s'élevant dans les airs comme un feu d'artifice. Nous nous disions : nous paierons cela. L'insomnie provoquée par les déto-

nations nous donnait le temps de réfléchir. On avait comme un pressentiment que l'orage ne tarderait pas à éclater, ces tirs harcelants ne pouvaient rester sans riposte.

Le 25, vers 10 h., M. le Curé, après avoir célébré la Sainte Messe servie par M. Louis Perrol, (elle devait être sa dernière dans l'église), prit ses dispositions pour aller à l'Hermitage faire la levée du corps de M. Nicolas, victime du bombardement. Pour en imposer à l'ennemi, il revêtit au départ son habit de chœur. Il passa par la route de Kermaria à Pontanézen, route dangereuse qu'il aurait dû éviter : souvent ce n'est qu'après un coup qu'on s'aperçoit des dangers qu'on a courus. A Kermaria, une section de soldats occupait la route et interceptait le passage ; quelques-uns se rangèrent pour laisser passer.

Après avoir longé le mur-nord de l'enceinte de Pontanézen, pour couper court, M. le Curé s'engagea dans la garenne de l'Hermitage, véritable nid de mitrailleuses — autre détail, qu'il aurait pu soupçonner mais qui n'avait pas attiré son attention. — Il ne savait pas que, quelques minutes auparavant, le corbillard que conduisait Prigent, accompagné de Le Dreff, fossoyeur, devenu croque-mort pour la circonstance, avait dû rebrousser chemin et se rendre à la maison mortuaire par la route de Gouesnou,

En arrivant au village, M. le Curé vit s'approcher de lui un homme assez jeune, paraissant très fatigué : il portait la blouse noire de son pays d'origine : Plounéour-Ménez ou Commana. Avec sa charrette, il avait suivi un groupe d'Allemands, transportant leurs munitions et bagages ; les

idées noires le tourmentaient et il se disait souffrant. M. le Curé tâcha de lui remonter le moral et, après s'être informé de la nature de son mal, lui promit un remède qu'il se proposait de demander aux infirmiers et qu'il ferait parvenir par les assistants à l'enterrement : nous ne savons pas si le remède procura le soulagement désiré.

Le village de l'Hermitage n'avait pas été évacué ; il avait conservé la presque totalité de ses habitants ; ce qui lui valut d'être particulièrement éprouvé. Ce jour-là, il regorgeait de monde car à la population habituelle était venu s'ajouter un groupe d'Allemands qui se repliait. Une rafale d'artillerie y aurait fait un fameux carnage, d'autant plus qu'un Etat-Major allemand y avait également fixé sa résidence, dans la propriété de M. Berthou. Par bonheur, en ce moment, il n'y avait pas de survol d'avions pour nous repérer.

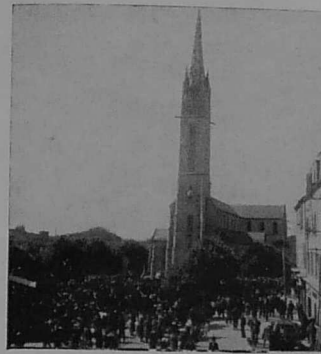
La levée du corps une fois faite, le convoi dut emprunter la route périlleuse de Gouesnou et passer à proximité de la batterie de Mesmerrien. Les éclats d'obus y tombaient drus.

La famille ne suivit pas le convoi, on lui conseilla de passer par la route de la garenne moins dangereuse. Faisaient partie du convoi : Jézégou portant la croix, M. le Curé avec le bénitier, Le Dreff et Prigent sur le corbillard. La famille attendait à l'angle ouest de l'enceinte de la caserne de Pontanézen. Le reste du parcours se passa sans incident. On avait franchi une zone dangereuse sans trop de dégâts, le corbillard seul avait été atteint par un éclat

d'obus, ce qui ne l'empêcha pas de transporter le décédé jusqu'à sa dernière demeure.

Parvenu sur la place de l'église, on s'organisa pour descendre le cercueil. M. Rolland avait fini sa messe et nous attendait. Il prit la croix que portait Jézégou pour le rendre à même d'aider à entrer le cercueil dans l'église. Afin de libérer Prigent et Le Dreff, M. le Curé s'occupa du cheval de crainte qu'il ne prit peur des détonations, puis pour avoir un quatrième, il fit signe à M. Tréguer, Officier d'administration du Service de santé, qui avait la spécialité d'être toujours présent aux moments difficiles. Grâce à ces hommes de bonne volonté, le cadavre de M. Nicolas parvint jusqu'au catafalque.

L'office fut bref : un Libera. Il y avait un second enterrement à prendre à la morgue du cimetière : une autre victime du bombardement, M. Jézéquel, du Bois de sapins, et il fallait permettre aux familles de rentrer chez elles avant midi. La brièveté de la cérémonie à l'église nous permit d'échapper à la mort.



Eglise Paroissiale de Lambézellec

1 et 2 : Avant le Siège - 3 et 4 : Après le Siège

CHAPITRE IX.

Premiers obus

Nous n'étions pas encore rendus au cimetière quand un obus ou une rafale d'obus vint s'abattre sur la place avec un fracas inouï. Un regard en arrière nous permit de voir un nuage immense de fumée enveloppant l'église et se répandant sur la place.

L'enterrement entra au cimetière et dès qu'il fut terminé, nous allâmes à la morgue proposer à la famille Jézéquel de procéder à l'inhumation immédiate de leur décédé sans passer par l'église. Ce qui fut admis aussitôt. Il s'agissait de faire vite et de s'éloigner le plus tôt possible du point qui semblait visé, c'est-à-dire, l'église.

Malgré cela, M. le Curé ne put s'empêcher d'aller aux informations. D'ailleurs son devoir était de prendre la direction de l'église. A la sortie du cimetière, nous vîmes une personne allongée à l'entrée de la venelle Kéremmus, et deux infirmiers portant un brancard se diriger vers elle. C'était la vieille Mme Croguennec qui avait été grièvement blessée et que les infirmiers transportaient au poste de secours de la Brasserie. En passant auprès d'elle, M. le Curé

lui donna l'absolution et lui adressa quelques paroles de réconfort ; il est vrai que le moral était loin d'être mauvais. Mme Croguennec, quoique souffrante, ne semblait pas affectée. Cependant sa blessure était grave ; elle mourut en effet quelques jours plus tard dans l'abri de l'asile Ponchelet.

Mme Croguennec était une des assidues de la grand'messe et des vêpres, et s'était offerte pour entretenir la chapelle du Calvaire, qu'elle balayait régulièrement après les catéchismes en prévision des réunions des Enfants de Marie. Jamais elle ne voulut accepter d'être rémunérée pour son travail.

M. le Curé se rendit alors à l'église. Quel navrant spectacle ! Un projectile avait frappé l'arête du toit, à quelques mètres de la base du clocher. Le toit avait cédé. A l'intérieur... un désordre indescriptible. Tout était bouleversé. Une grande partie de la voûte avait disparu. Poutres, poutrelles, lambris, fils électriques pendaient lamentablement ou gisaient par terre. Les morceaux d'ardoises se mêlaient aux vitres qui avaient volé en éclats. Les statues pour la plupart étaient tombées de leurs socles et s'étaient brisées dans leur chute. Les chaises étaient toutes, soit écrasées par la chute de la voûte, soit atteintes par les éclats. Le tout... recouvert d'une épaisse poussière. Quel contraste ! Il y a quelques minutes l'église était un bel édifice où tout était propre et bien rangé ; elle faisait l'admiration de tous. Maintenant elle n'était déjà qu'un amas de ruines. Et ce n'était qu'un commencement.

M. le Curé dut se frayer un passage à travers les décom-

bres et ne parvint qu'avec beaucoup de peine à la sacristie où, par bonheur tout était intact.

Sa première préoccupation fut le ciboire du tabernacle ; l'église était désormais ouverte à tous. L'hôte du sanctuaire n'y était plus en sécurité. Il fallait lui trouver un asile plus sûr. Mais où ? Où trouver un refuge à même de le protéger efficacement ? Partout il y avait danger et surtout à l'église qui semblait devenir une cible. La décision est prise : le St-Sacrement va être placé provisoirement en un endroit convenable de la sacristie.

A peine le transfert est-il effectué qu'un second miaulement annonce un nouvel obus. Une détonation rageuse semblable à la première se fait entendre. Cette fois, ce n'est pas l'église qui a souffert, bien qu'elle ait été visée. M. le Curé en sortant voit un nuage de fumée grisâtre planant sur le haut de la Place Thiers ; quand il se dissipa, la maison de Mlle Tanguy offrait un spectacle des plus désolants ; un obus avait pénétré par la fenêtre de la cuisine dans l'appartement qu'occupait M. Prosper Salaun et l'avait rendu inutilisable. Heureusement que les habitants n'y étaient plus.

Il n'était pas prudent de s'attarder sur la place. M. le Curé, prenant la direction du presbytère s'aperçut que le dernier obus avait également fait des dégâts dans la rue Bouët, où les trottoirs étaient jonchés de carreaux brisés.

En arrivant au presbytère, M. le Curé trouva son vicaire très ému, il était blême ; il venait en effet d'échapper à la mort, la seconde fois en quelques minutes. Que s'était-il passé ?

M. Rolland, voyant que M. le Curé s'attardait à l'église, eut l'idée d'aller le rejoindre. A la hauteur du débit de Mlle Guéguen, il fut arrêté par l'arrivée du second obus. Il reçut les débris de vitres et sa soutane fut percée par un éclat. C'est ce qui donna naissance au bruit qui se répandit au loin, apprenant aux paroissiens réfugiés que M. Rolland avait eu les jambes coupées, comme la levée de corps faite quelque temps auparavant avait laissé croire à plusieurs que M. le Curé avait été tué. Ces bruits se répandirent très rapidement dans toutes les directions et valurent aux deux rescapés de nombreuses prières. M. le Curé a su depuis que, dans une paroisse il fut recommandé aux prières des fidèles, au prône du dimanche, et qu'un De profundis fut récité pour le repos de son âme.

Cette double alerte n'était pas de nature à calmer nos inquiétudes d'autant plus que les détonations devenaient plus fréquentes aux alentours. Nous nous étions habitués au sifflement des obus passant au-dessus de nos têtes et voilà que maintenant, ils abrègent leur parcours et risquent de nous atteindre. Il faut reconnaître cependant que, le 25 Août, le bombardement du bourg ne fut qu'intermittent ; il pouvait être considéré comme le prélude du grand bombardement du lendemain et un avertissement aux entêtés qui étaient restés dans les parages de l'église.

CHAPITRE X.

Après les premiers obus

La visite quotidienne à M. Pondaven nécessitait une nouvelle sortie. Le vieillard était-il indemne ? Son moral n'avait-il pas été ébranlé par le fracas des détonations ? Il fallait s'en rendre compte.

M. le Curé était de jour pour la visite. Il partit avec, comme toujours, casque, brassard de la Défense passive, et aussi la clé de la sacristie. En allant, il n'aperçut rien d'anormal en dehors des dégâts de la matinée.

M. Pondaven n'avait pas connu nos émotions ; il avait son calme habituel, continuait ses exercices de piété, bref, il n'avait rien changé dans sa vie. Il ne cessait de répéter : « Que veux-tu que je fasse ? Je me résigne à la volonté du bon Dieu. Il n'a qu'à me prendre quand il voudra : je suis prêt ». Sa résignation stoïque et surnaturelle était admirable. Après avoir pris congé de lui, non sans inquiétude, M. le Curé le quitta pour rentrer au presbytère après une visite à l'église.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction, en sortant de la maison, quand ses yeux se portèrent sur l'église. La seconde sacristie avait été atteinte : on peut dire, détruite : le toit presque entièrement enlevé et les murs en partie par terre.

De l'extérieur on pouvait apercevoir les armoires éventrées et leur contenu tout bouleversé.

Rapidement M. le Curé contourna le chevet de l'église pour y pénétrer par la porte latérale ouest. Les dégâts s'étaient aggravés à l'intérieur, le haut de l'église avait souffert à son tour. Tous les linges habituellement dans les armoires de la seconde sacristie furent aussitôt transportés dans la première qui semblait plus à l'abri, les obus en effet, paraissaient venir de la direction de Plabennec. C'est grâce à ce geste que le linge d'église fut conservé car tout ce qui resta dans la seconde sacristie fut déchiqueté.

L'autel de Notre-Dame de Lourdes avait également été touché ; si la statue de la Sainte Vierge n'avait pas encore bougé, tout ce qui ornait l'autel avait été jeté par terre, la statue de l'Ange gardien était en miettes, celle de sainte Bernadette lamentablement couchée sur le côté le long du mur. Œuvre de M. l'Abbé Quentel, cette statue en bois avait plus de résistance, seul le voile de la sainte était légèrement écorné ; les beaux chandeliers dorés, qui avaient appartenu autrefois à l'église des Sept Saints et qui furent offerts à l'église de Lambézellec par la famille Perrin, étaient également renversés. Ces chandeliers sont actuellement sur le maître autel dans la baraque-église ; ils paraissent neufs depuis qu'ils ont été restaurés.

M. le Curé releva le tout avant de quitter l'église, puis il enleva de la sacristie le Saint-Sacrement, qu'il y avait déposé dans la matinée. Il fut bien inspiré, car il ne devait plus revenir à l'église qu'après la catastrophe.

Il était aussi préférable pour lui d'avoir les Saintes Réserve à sa portée, pour avoir la possibilité de communier les mourants ; on leur assurait en même temps une protection plus rapide et, par là même, plus efficace. Une chambre du presbytère fut transformée en oratoire, où fut célébrée la Sainte Messe et gardé le Saint Sacrement.

Le reste de la journée (25 Août), des obus tombèrent par-ci, par-là, sans cependant nous inspirer trop de crainte ; en sorte que la soirée nous parut relativement calme.

On ne peut pas en dire autant de la nuit. Les batteries allemandes semblent plus nombreuses, leur tir plus nourri ; le repli général des troupes sur Brest doit en être la cause. De même, les réponses américaines sont plus fermes et plus énergiques. Toute la nuit ce fut un beau tintamarre.

Malgré cette résistance des Allemands, on avait l'impression que la ville aurait pu être enlevée sans opposition sérieuse ; un peu de mordant et d'audace aurait suffi.

CHAPITRE XI.

Perplexités !

26 Août. — Au presbytère, nous nous trouvions plus isolés. Nos voisins du Service de santé avaient reçu ordre de rejoindre l'abri de la Brasserie où fonctionnait un poste de secours. Mais les circonstances allaient aussi nous séparer l'un de l'autre.

Le matin, après une nuit fatigante due à un sommeil insignifiant, nous étions sur pied quand un bruit sec se fit entendre du côté du jardin. Que s'était-il passé ? Ce n'était pas une détonation. Une pierre d'environ 10 kilos avait été projetée violemment contre la façade de la maison et elle gisait devant la porte d'entrée. Il n'y eut pas de dégâts ; mais ce fut un avertissement. La prudence commandait de se replier dans un lieu plus sûr. La mort dans l'âme, nous prîmes la décision de quitter momentanément le presbytère et de nous réfugier dans l'abri de la Brasserie à Traon-Stivel, avec, cependant, la ferme volonté de revenir à la première accalmie.

Munis du strict nécessaire, nous quittâmes le presbytère vers 7 h. 30. La place de l'Eglise commençait à être balayée par les obus ; il était préférable de prendre la direction de

Pen-ar-Valy pour gagner la ligne de chemin de fer et descendre à la Brasserie par les sentiers du petit bois de Traon-Stivel. La servante du presbytère et sa compagne qui habitaient la rue Bouët furent averties de notre départ et engagées à nous suivre. Elle n'en firent rien.

L'accueil qui nous fut fait dans l'abri fut cordial. La présence du prêtre dans ces moments périlleux ne pouvait que rassurer ceux qui s'y étaient déjà installés et dont plusieurs ne pouvaient se défendre de la peur.

Jouissant de plus de sécurité, nous aurions dû éprouver une certaine satisfaction en y arrivant. Sans doute, il nous était agréable de nous retrouver avec les paroissiens qui, comme nous, avaient cherché asile dans l'abri. Mais hélas... le bonheur n'est jamais sans mélange. Il y avait là un élément qui ne pouvait que nous déplaire : l'ennemi y était installé avant nous et faisait sentir qu'il était le maître.

Le 21 Août vers midi, un médecin-major allemand s'était emparé des deux abris pour y créer un poste de secours. Dans l'un d'eux avait été établi un poste chirurgical qui était utilisé en commun par le docteur allemand et le docteur Lemoine père, aidé de M. Nun médecin-major du Service de santé de la Marine. Les trois majors avaient à leur service des infirmiers allemands et français et traitaient indistinctement les militaires et les civils, blessés ou malades, qui se présentaient à eux.

L'autre abri, construit en forme de tunnel, était réservé au logement du personnel infirmier et de MM. les Directeurs de la Brasserie. Les civils réfugiés, hommes, femmes et

enfants s'étaient emparés des places demeurées disponibles. Elles n'étaient pas nombreuses. L'abri fut bien vite au complet ; on ne pouvait s'y mouvoir qu'avec peine.

M. le Curé, tourmenté par la pensée que les Saintes Réservees étaient restées au presbytère, et n'ayant pas eu le temps de célébrer la messe avant de descendre dans l'abri, constatant par ailleurs une accalmie relative, se décida à remonter pour offrir le saint sacrifice. Il célébra seul dans la chambre transformée en chapelle, en présence du Saint-Sacrement. Une messe dans des circonstances si angoissantes devait nécessairement être célébrée avec encore plus de ferveur.

Après la messe, suivie d'un rapide petit déjeuner, comme le bombardement ne semblait pas augmenter d'intensité, il était tentant de ne pas retourner dans l'abri. Mais que dira M. Rolland ? Cas embarrassant que tranchera le bombardement de l'après-midi.

Après le repas de midi, en effet, l'artillerie devint plus active du côté des Américains. Vers 2 heures les obus pleuvaient sur l'église ; à tout instant, elle était enveloppée d'épaisse fumée émanant des explosions. Plus de doute, l'édifice était visé et voué à la destruction. Déjà le clocher avait été sévèrement touché et l'un des clochetons jeté à terre. La statue de St-Laurent, souvenir de la Mission de 1936, avait également été atteinte par un éclat qui l'avait décapitée sans la descendre de son socle.

Cependant tous les obus n'atteignaient pas l'église ; certains passaient par-dessus et venaient exploser aux alen-

tours détruisants les maisons environnant la place. C'est ainsi que l'un d'eux pénétra dans la maison Guillermit, face au presbytère, y occasionnant de graves dégâts.

Il faillit nous être fatal, car, en ce moment, M. le Curé se trouvait dans la cour du presbytère, à l'abri du tir, croyait-il conversant avec M. Le Verge, de Kérily, venu comme tous les jours lui apporter le ravitaillement. La déflagration avait été tellement puissante qu'elle avait arraché les deux portes et les fenêtres de la salle Ste Marie ainsi que la porte de la grande salle au bout du presbytère. Tous les carreaux avaient été brisés et les éclats du projectile (on en voit encore les traces sur les murs) avaient frappé la façade de la maison, après avoir coupé plusieurs barreaux de la grille de la cour. Le mur du petit garage nous avait servi de pare-éclats et préservé de la mort. Dans l'autre partie de la cour, nous n'avions pas les mêmes chances d'échapper.

Au fracas de la détonation et des vitres brisées, nous nous sommes précipités dans l'entrée du presbytère, appuyés l'un contre l'autre — Tu es blessé, Le Verge ? — Non, M. le Curé, et vous ? — Moi non plus — Ça va bien.

Dans la cuisine tout était descendu des étagères, le parquet était jonché de débris de toutes sortes. On marchait sur des vitres et de la vaisselle brisées. Les dégâts étaient considérables. Cette fois, c'était sérieux, il n'y a plus à tergiverser ; il fallait chercher un refuge plus sûr qui ne pouvait être que le tunnel de la brasserie.

Avant de quitter les lieux, il fallait tâcher d'atténuer les dégâts et d'empêcher le pillage en remettant à leurs places

les portes qui avaient été arrachées par le déplacement d'air. Le Verge, très entendu, y remédia rapidement. Quand tout fut barricadé chacun prit sa direction : Le Verge se rendit chez lui et le Curé alla rejoindre M. Rolland à l'abri de la Brasserie.

CHAPITRE XII.

Dans l'abri de la Brasserie

Environ une heure après nous être séparés, nous nous retrouvions encore ensemble mais pas dans les mêmes conditions. Le Verge était transporté au poste de secours, le bras gauche fracassé, presque à la hauteur de l'épaule.

Peu après son retour à la maison, il avait été atteint par un éclat de bombe au moment où il vaquait à quelques travaux aux alentours de chez lui. Son cas paraissait sérieux. Une fois pansé, il fut transporté à l'Hôpital maritime où il pouvait être examiné avec plus de soin. Il devenait difficile en effet de traiter les blessés avec toute l'application que réclamait leur état. Les plus calmes ne pouvaient se défendre d'un certain énervement ; le vacarme incessant des détonations, le vrombissement des avions en piqué, l'incertitude de la situation étaient de nature à l'entretenir. Par ailleurs le nombre des blessés augmentait et pouvait s'accroître encore d'un moment à l'autre. L'évacuation rapide et sans délai des blessés graves s'imposait.

Ce service se faisait par des ambulances allemandes et par l'ambulance municipale. M. le Maire avait chargé Jean Roudaut de la conduite de cette dernière et lui avait

donné comme aide Louis Castel. C'était un poste de confiance, et en même temps des plus périlleux. Les deux braves gars s'acquittèrent de leur mission avec un dévouement et un cran que tout le monde admirait. Combien de fois n'ont-ils pas été surpris par le bombardement au moment où ils évacuaient les blessés et n'ont-ils pas circulé dans les rues encombrées et défoncées, avec un réel mépris de la mort, sans se soucier du survol des avions, arrêtés par des pans de murs démolis ou des entonnoirs nouvellement creusés par les obus, obligés de rebrousser chemin pour trouver une issue et parvenant toujours à remplir leur mission. Combien de fois, au poste de secours, ne posait-on pas la question : l'ambulance est-elle rentrée ? Quand elle tardait : ça y est, cette fois elle est restée, elle ne reviendra plus. Et elle rentrait. Ses occupants s'étaient moqués du danger une fois de plus et nous revenaient avec le sourire. C'est avec des gars de cette trempe qu'on peut tenter les coups durs ; leurs exemples sont à citer parce qu'ils sont de nature à entretenir la flamme de la bravoure dans le cœur des jeunes générations.

Nous aurons encore l'occasion de parler de leurs exploits avant la fin de notre récit.

M. le Curé en arrivant à la Brasserie y trouva un plus grand nombre de repliés. Et dans ce monde il y en avait qui, certainement, n'auraient pas dû être là. Des enfants même avaient été retenus par leurs parents, qui n'avaient pas voulu profiter de la trêve accordée pour l'évacuation. C'était un tort. Comment nourrir et loger tout ce monde ? La nourriture ? M. le Maire y pourvoira comme il pourvoira

jusqu'à la libération à la subsistance non seulement des réfugiés de l'abri de Traon-Stivel mais encore de tous ceux qui sont restés dans la commune (1.000 à Lambézellec ! et à Kérinou, 500 au Pilier-Rouge). Ce fut un tour de force. Mais il y réussit. A aucun moment, personne n'eut à souffrir de la faim, ni même de la soif.

Quand au logement, le médecin major allemand trouva la solution. Il interdit aux hommes de rester dans l'abri. Seuls les enfants et les femmes furent autorisés à y passer la nuit.

Il était bien tard quand cet ordre fut donné ; il faisait nuit et mauvais temps et par-dessus le marché le bombardement était intense. Les hommes se dispersèrent pour aller chercher un gîte pour la nuit ; la plupart se réfugièrent au dortoir de la Malterie de la Brasserie assez vaste pour contenir une cinquantaine de personnes.

M. le Curé et M. Rolland, pendant un moment furent perplexes. Où aller ? Au presbytère ? Les obus s'éparpillaient un peu partout dans cette direction ; il ne fallait pas y songer. Après avoir devisé, M. Rolland décida de rester à la Malterie et M. le Curé, sachant qu'à l'abri du « Chemin de l'Enfer » il y avait également des réfugiés, prit la détermination d'aller les rejoindre.

Seulement il y avait à franchir un passage très exposé : le bout de route de la Brasserie à la boulangerie Marzin. Il fallait d'abord observer le tir de façon à passer entre deux rafales ; une fois la première arrivée, partir au pas de gymnastique, ce fut fait : dans ces moments tout le monde devient lesté.

CHAPITRE XIII.

Nouveau refuge

Il s'agissait maintenant de gagner le second abri — le petit raidillon qui mène à la Place Thiers fut gravi en un rien de temps. — Aussitôt une voix de femme se fit entendre : « Qui est là ? — M. le Curé. — Quelle chance ! — Le bon Dieu vous envoie. Venez par ici... Vous allez rester avec nous. Nous n'avons pas de prêtre. M. le Curé n'avait pas besoin de tant d'invitations. Il était venu avec l'intention de rester, si on lui faisait bon accueil et s'il y avait de la place pour lui. Comme tout se passait selon ses désirs, il accepta de cohabiter avec les occupants du second abri ; après tout, le grand abri de Traon-Stivel avait son aumônier, pourquoi celui du « Chemin de l'Enfer » n'aurait-il pas le sien ? M. Rolland administrera les blessés graves du poste de secours. M. le Curé les malades et les blessés qu'il y aurait lieu de visiter à domicile quand il serait appelé auprès d'eux. L'un et l'autre eurent à s'employer dans les fonctions qu'il s'étaient fixées un peu par la force des circonstances.

Les habitants de l'abri étaient au nombre de huit. M. le Curé faisait le neuvième. Une religieuse de Lanroze, Sœur

St-Georges, y faisait fonction de maîtresse de maison. C'est elle qui avait organisé le logis et comment... ; M. Monfort, l'ancien adjoint au Maire de Lambézellec y était avec Mme et Mlle Alexandra leur fille ; il avait déjà au front la blessure qui devait le mener à la tombe. Puis M. Laot de Kermaria et trois anciennes de Lanroze. Moins d'une demi-heure après l'arrivée de M. le Curé, un peu avant minuit, arrivèrent deux nouveaux réfugiés : M. Cloarec et sa tante, du bas du bourg. Ils avaient pris peur chez eux et s'étaient résolus malgré l'intensité du bombardement à chercher un refuge ailleurs. Ils arrivaient tout essoufflés ; la bonne vieille en gémissant : elle avait trébuché bien des fois avant de gagner l'abri. Au bruit de leurs voix, Sœur Saint-Georges alla au-devant d'eux et les introduisit. Le samedi soir 26, l'abri avait donc onze réfugiés. Le lendemain, il devait en recevoir deux autres : Mme Bellec, présidente des Tertiaires et Mlle Gézard servante intérimaire du presbytère et en même temps gardienne de sa voisine Mme Balabous qui, elle, ne voulut pas la suivre. Les treize réfugiés de cet abri auraient eu la vie sauve si les farouches parachutistes ne les avaient pas contraints à l'évacuer. Sept d'entre eux devaient trouver la mort dans les circonstances qui seront relatées plus tard.

Pour recevoir tout ce monde et rendre la vie tenable dans un si petit espace, une bonne organisation de l'abri était nécessaire. Sœur St-Georges s'y employa et y réussit à merveille. Elle le pourvut de tout le nécessaire pour le vivre et le couvert.

Le long des murs s'alignaient des châlits recouverts de matelas abondamment pourvus de couvertures. Ils servaient de couchettes pendant la nuit, de sièges pendant le jour. Au milieu, dans le passage, s'érigait une petite table pour recevoir les plats à l'heure des repas. Des servantes volontaires, aidant Sœur St-Georges, passaient devant chacun pour distribuer les portions. Mlles Gézard et Alexandra alternaient pour faire ce service.

A l'extrémité de l'abri, on avait rassemblé tout le nécessaire pour la préparation des repas : la batterie de cuisine habituelle, avec le butagaz. Aussi les repas étaient-ils toujours bien préparés et prêts à l'heure.

Plusieurs évacués nous ont demandé à leur retour : mais comment étiez-vous ravitaillés ? Sur ce point, nous n'avons pas connu de difficultés sérieuses pendant les neuf jours passés dans l'abri. Si notre séjour s'y était prolongé vraisemblablement, il n'en eut pas été de même.

D'abord les Religieuses, en quittant la maison où les Allemands les avaient contraintes à se réfugier, avaient dû abandonner quelques provisions, qui furent utilisées ; puis, chacun avait apporté sa petite provision et quand se produisait une petite accalmie, vite quelqu'un se dévouait pour aller aux distributions organisées par M. le Maire ; ainsi du pain, de la viande et même quelquefois du vin nous parvenaient pour nous permettre de tenir.

En outre, le poulailler avait été préservé jusque là bien que convoité par l'Occupant. La gent gallinacée produisait ses œufs et parfois nous offrait sa chair. Les tirs des Amé-

ricains y faisaient des coupes sombres. Une nuit, un projectile plus terrible qu'un oiseau sauvage, vint s'égarer dans les arbres qui camouflaient l'abri, coupant à la base l'un des plus gros, qui vint s'abattre sur le poulailler y faisant un grand nombre de victimes, 23 tuées, plusieurs blessées, il n'y en avait pour ainsi dire pas d'indemnes. Le ravitaillement était assuré pour quelques jours.

Le lendemain, les femmes eurent du travail à plumer les victimes. On décida de faire un bon pot-au-feu. Jeanne, l'une des anciennes de Lanroze, fut chargée de le préparer et pour cela de quérir une grande marmite. Pendant qu'elle entretenait le feu dans la maison voisine, connue sous le nom de « Ma Guitoune », les Américains durent repérer la fumée sortant de la cheminée et nous envoyèrent un fusant qui éclata devant la maison ; un éclat perça le récipient dont le contenu liquide se répandit sur le sol : le bon potage escompté n'existait plus. Jeanne, désolée, mais cependant pas trop émue alors que la mort venait de la frôler, vint nous l'annoncer dans l'abri ; ce fut pour tous une grosse déception. Décidément les Américains s'acharnaient un peu trop après les bêtes inoffensives. Malgré la déconvenue, on ne pouvait s'empêcher d'en rire. La gaieté fut encore plus grande quand Jeanne nous apprit que le même obus avait libéré les lapins en démolissant le clapier, qu'elle avait couru vainement pour essayer de reprendre ses pensionnaires, mais que ceux-ci ne voulaient plus se priver de la liberté qui leur avait été accordée de façon si inattendue.

Un autre aliment très appréciable nous était assuré par les vaches qui n'avaient pas été réquisitionnées. Plusieurs fois par jour, nous avions une distribution de lait. Ce qui n'était pas à dédaigner bien que nous fussions tous d'un âge qui, en temps de restriction, n'a plus droit à ce genre d'aliment.

Nourrir ces bêtes était un problème. Combien de fois Jeanne et Philomène n'ont-elles pas exposé leur vie en allant leur chercher la nourriture, insouciantes du danger qu'elles couraient. En les voyant, les sentinelles allemandes tentaient de leur faire rebrousser chemin. Elles n'en tenaient aucun compte, jusqu'au jour où Sœur St-Georges reçut un avis du commandant du secteur retirant l'autorisation de paraître dans les jardins et les champs pour cueillir la nourriture des vaches. Les difficultés augmentaient ainsi de jour en jour. Les bêtes étaient blessées ou tuées, les unes après les autres ; c'était le ravitaillement en espérance qui disparaissait et on se demande comment on aurait pu vivre dans l'abri si nous avions dû y rester plus longtemps.

CHAPITRE XIV.

Le Culte

Les préoccupations du ravitaillement ne prenaient pas tout notre temps. Le premier acte de la journée de M. le Curé était la célébration de la Sainte Messe. On peut dire que tous les matins, il y avait une accalmie. Sans doute les artilleurs américains nous accordaient ce répit pendant leur toilette. M. le Curé en profitait pour dire la messe. Tous les jours, il put la dire pendant le siège.

La messe se célébrait dans une baraque convertie en chapelle, à proximité de l'abri. Les ornements étaient préparés sur l'autel la veille au soir par Sœur St-Georges. Un jour, elle venait de tourner le dos à l'autel quand un obus vint éclater à l'extrémité de la baraque, envoyant plusieurs éclats se loger dans les ornements qui venaient d'être rangés pour la messe du lendemain ; un autre éclat éraflait le talon de la Religieuse. Celle-ci vint toute pâle nous conter ce qui venait de se passer. A son tour, M. le Curé, après avoir été grondé plusieurs fois par elle à cause de ses sorties imprudentes, profita pour lui donner une semonce ainsi qu'à toutes les anciennes pour leurs courses inconsidérées au plus fort du bombardement. M. le Curé voulut inter-

dire de sortir sans sa permission. Ce fut inutile, profitant de la demi-obscurité de l'abri, l'une ou l'autre s'échappait : après les détonations à proximité de l'abri, on s'inquiétait du sort de M. Pondaven, qui s'obstinait toujours à rester seul dans sa chambre.

Tous les jours six ou sept personnes assistaient à la messe et communiaient. Après son action de grâces, avant la fin de l'accalmie matinale, M. le Curé éprouvait le besoin de se rendre au presbytère pour constater l'aggravation des ravages causés par les bombardements. Il trouvait peu d'êtres vivants dans la rue. Il était cependant suivi de quatre ou cinq chats, dont deux étaient blancs et jaunes : ils étaient amaigris et leur miaulement plaintif faisait pitié. Ils vous suivaient jusqu'au presbytère, montaient aux étages. Un jour, l'un deux fut renfermé dans une des chambres du second étage : ce qui ne l'empêcha pas d'être au rassemblement le lendemain, à l'entrée de la rue Bouël.

Il ne fallait pas s'attarder, d'abord pour ne pas trop inquiéter les habitants de l'abri et, ensuite, parce que les avions ne tardaient pas à reparaitre. Avant 9 heures, ils avaient commencé leur musique infernale qu'accompagnaient le sifflement et les détonations des obus. Il fallait alors s'enfermer dans le réduit pour se livrer à ses méditations habituelles et attendre le moment favorable à une nouvelle sortie.

Parfois, quand le bombardement devenait moins intense, quelques-uns risquaient une sortie. M. Laot passait chez lui pour voir si rien n'avait disparu. M. Montfort faisait de même, leurs maisons étant à proximité.

CHAPITRE XV.

M. Montfort

Il y avait une sortie qui s'imposait au moins tous les deux jours. Quand le danger paraissait moindre, M. Montfort, blessé dès le début, un éclat d'obus s'étant encastré dans son arcade sourcilière gauche, devait se rendre au poste de secours de la Brasserie pour se faire panser par le docteur Lemoine. M. le Curé se faisait un devoir de l'accompagner. Nous étions heureux de pouvoir respirer le grand air et de retrouver les amis qui, comme nous, menaient une vie de troglodytes. On apprenait alors quelques nouvelles que nous rapportaient M. le Maire, Jean Roudaut et Louis Castel de leur tournée en ville ou à l'hôpital. On apprenait encore les noms des blessés qui s'étaient présentés ou qui avaient été transportés au poste de secours. Il en venait d'un peu partout, de Kéraudren, de Loscoat, de Kéranfurust, du Spérnot, de l'Hermitage, de Kérinou et des environs immédiats. M. le Curé et M. Rolland avaient la joie de se voir, de se communiquer leurs impressions et de s'entretenir de leur ministère respectif auprès des blessés, des mourants et des morts.

Quand le pansement était terminé, on s'en retournait

après avoir fait attention à la direction des tirs. Leur régularité permettait de savoir à quel moment on pouvait passer sans être trop exposé. Parfois, nous nous arrêtions pour jeter un coup d'œil sur les ravages déjà causés par le bombardement ; ou bien on parlait de choses et d'autres.

Un jour la conversation s'engagea sur notre genre de vie dans l'abri. M. le Curé, craignant que les prières récitées à haute voix ne fussent une gêne pour ceux qui n'en disent pas et se disant qu'il serait peut-être préférable de les dire à voix basse, s'avisait de demander à son compagnon si elles ne l'importunaient pas. Il se récria aussitôt : « Mais pas du tout. Il ne faut rien changer. Continuez ». M. le Curé ne fut pas surpris de la réponse. Il savait que M. Montfort, bien que d'une opinion différente de la sienne, avait l'esprit large. Une autre fois, au cours d'une conversation, il fit cette réflexion : « Je ne m'attendais pas à ce qui nous arrive. Nous pensions que l'église aurait été pour nous une protection, comme dans les guerres d'autrefois. Alors les édifices du culte étaient respectés. Je constate qu'il n'en est rien et qu'ici c'est au contraire l'église qui sert de cible ».

Il aimait l'église et ses alentours. Il la considérait comme l'ornement de la Place Thiers ; il comparait sa flèche à celle du Kreisker, le roi des clochers. Aussi il n'est pas téméraire de présumer que, s'il avait échappé à la tourmente, il aurait usé de son influence pour en hâter la restauration.

Ses derniers jours furent tragiques. Le malheur le poursuivit de la façon la plus inexorable. Ses compagnons d'abri

ont été témoins de ses souffrances physiques et morales. Après sa blessure mortelle, il s'est vu arracher tout ce qu'il avait de plus cher, les biens acquis par son labeur et surtout les personnes qu'il aimait le plus : sa femme et sa fille.

Quand il vit que les flammes menaçaient sa maison, il chercha à leur arracher son mobilier. Il en transporta une partie dans la sacristie de la baraque chapelle. Peine inutile, peu après un fusant détériorait tout ce qu'il y avait déposé, et en outre, les éclats incandescents mettaient le feu à la chapelle. C'est alors que nous le vîmes en action. Avec quelle adresse il maniait un outil ! Vite la part du feu fut faite, le danger d'incendie était momentanément écarté. Il dut encore à son courage et à son habileté de préserver sa maison principale.

L'effort qu'il dut fournir et le chagrin qu'il dut accumuler à cette occasion aggravaient son mal. M. Montfort devint taciturne, ne répondant que par oui ou par non, quand on lui parlait. M. le Curé en fit la remarque au Docteur qui jugea bon de l'évacuer sur l'abri-hôpital de Ponchelet.

C'était le dimanche 3 Septembre : la veille, les Allemands nous avaient signifié qu'ils prenaient la moitié de notre abri. M. Kervern mis au courant, décida d'évacuer sur Brest ceux qui y habitaient depuis une semaine. Il se rendit donc à Brest pour demander leur admission dans l'abri Sadi-Carnot. Ce qu'il obtint, mais difficilement.

Le lendemain, partaient pour le nouvel abri M. Pondaven, Anne Marie, Mme et Mlle Montfort, M. Laot, Mlle Gézard,

M. Cloarec et sa tante. Ils étaient huit : M. Montfort partit avec eux mais fut dirigé sur l'asile Ponchelet. Il dut se séparer de sa femme et de sa fille qu'il ne devait plus revoir. Elles devaient périr dans l'abri moins de huit jours plus tard.

A Ponchelet a-t-on jugé bon d'en aviser M. Montfort ou fut-il à même de réaliser le malheur qui le frappait. Nous n'avons pas pu le savoir. Nous savons cependant qu'il était encore à Ponchelet quelques jours après la libération. M. le Curé s'y est rendu pour lui faire une visite, ainsi qu'aux autres blessés de Lambézellec. Quelques jours après, il était évacué sur Morlaix où il mourut au bout de quelques jours.

CHAPITRE XVI.

Ministère périlleux

Outre les sorties que M. le Curé s'imposait plusieurs fois par jour, dans les environs de son souterrain, pour aller soit au presbytère, soit au poste de secours de la Brasserie, il lui arrivait parfois d'être obligé d'aller au loin remplir son ministère auprès des mourants.

Dans la matinée du 2 Septembre, un samedi, il fut appelé au chevet d'un moribond. Albertine Bourhis, la dévouée dizainière du quartier de Mesmerien, se présenta à lui en disant : « M. le Curé, mon père se meurt, il est déjà sans connaissance ; pourriez-vous venir l'extrémiser ».

Au moment où elle parlait, le bourg était relativement calme, quelques obus y tombaient de loin en loin. Mais le secteur où il fallait se rendre était précisément arrosé : Kéraudren et les alentours, la batterie de Mesmerien, le secteur de l'Hermitage occupaient l'artillerie américaine. La maison du malade était à quelques dizaines de mètres de la batterie visée.

Après un moment d'hésitation, M. le Curé demande à son interlocutrice : par quelle route êtes-vous venue ? — Mais... par la route ordinaire, comme d'habitude — Im-

prudente, vous auriez dû prendre une route plus protégée, vous auriez été moins exposée — Je n'y ai pas pensé, dit-elle, étonnée de ce qu'elle aurait dû prendre tant de précautions. Devant sa calme assurance, M. le Curé n'avait qu'à s'incliner. Pour ne pas l'alarmer, il fallait en plus paraître brave, aussi brave qu'elle, d'autant plus que la voix du devoir se faisait entendre très claire et très forte.

Après avoir pris les Saintes Huiles pour extrémiser le moribond, on se mit en route ensemble. Pendant tout le trajet, des obus ne cessaient par leurs sifflements de nous tenir en éveil. Instinctivement, on se courbait le long des talus quand on les sentait trop proche. On s'arrêtait même quelquefois en attendant que les éclats aient cessé de pleuvoir. On faisait alors un nouveau bond jusqu'à l'annonce d'une nouvelle rafale. Nous étions en outre survolés par un avion d'observation, qui tournoya au-dessus de nous jusqu'à notre arrivée.

Pour plus de sécurité, nous crûmes bon de passer au sud de la caserne de Pontanézen. Le haut mur d'enceinte de la vieille caserne nous semblait une bonne protection.

Ce parcours emprunté par mesure de précaution permit à M. le Curé de voir quelques-uns de ses paroissiens. La famille Labat, de Kéranroué, s'était abritée dans le grand hangar de la ferme sous une meule immense de gerbes de blé, la moisson tout entière, pas encore battue. Grande fut la joie de cette famille chrétienne, qui n'avait pas vu son pasteur depuis plusieurs jours, et qui vivait là dans l'isolement. Malheureusement, M. le Curé, questionné

sur les incendies du bourg et de ses environs, qu'ils avaient aperçus les jours précédents, ne put éviter de leur apprendre une nouvelle pénible : l'incendie des maisons de la Place Thiers, parmi lesquelles se trouvait le commerce de Mme Jézéquel, bouchère, réfugiée chez son père. La jeune femme, déjà si éprouvée par la longue captivité de son mari, demeura forte et courageuse en apprenant son malheur. Il est à remarquer d'ailleurs que pendant ces journées tragiques les habitants, soumis au bombardement intense jour et nuit, pensaient peu à leurs biens, il s'agissait avant tout de sauver sa vie.

Quand M. le Curé parvint à Mesmerien, il trouva le malade dans le tas de foin, à proximité de sa maison. Celle-ci était sans cesse ébranlée par les explosions des obus et des bombes dirigées sur la batterie voisine. Le malade avait pris peur. Ses parents avaient jugé prudent de l'abriter dans la meule de foin. Il était toujours sans connaissance comme l'avait annoncé Albertine. Celle-ci, avec sa sœur et son beau-frère, assistèrent à l'extrême-onction. M. le Curé dut aussi se mettre à genoux pour administrer le sacrement, il était impossible de se tenir debout. Même à genoux, il fallait encore se courber.

L'extrême-onction administrée, avant de quitter le moribond, M. le Curé crut bon de recommander aux trois membres de la famille qui l'assistaient, de ne pas tarder à l'inhumer après son décès, à cause du danger qu'il y avait à rester dans la meule de foin. Cet abri original n'offrait en effet que très peu de sécurité. Les événements ne tardèrent pas à le prouver.

Sans doute, l'avion de reconnaissance avait repéré ce refuge, car le lendemain vers la même heure, un obus l'atteignait, fauchant deux des imprudents qui n'avaient pas voulu suivre le conseil qui leur avait été donné. Ils s'étaient obstinés à veiller leur père, comme on le fait d'ordinaire, se proposant de l'enterrer le lendemain de sa mort. Albertine fut tuée sur le coup, l'obus lui ayant broyé la tête, sa sœur eut le bras arraché, son beau-frère seul eut la chance d'échapper. Le cadavre lui-même reçut de nombreux éclats.

La première préoccupation de M. Thépaut, gendre du défunt, fut naturellement de donner des soins à sa femme, puis, après un pansement sommaire, de l'évacuer sur l'abri-hôpital de Ponchelet. Il dut, sans doute, rester près d'elle le reste de la journée.

Le lendemain, il était occupé à creuser les tombes pour y déposer les cadavres de son beau-père et de sa belle-sœur, quand un obus, incendiaire cette fois, mit le feu au tas de foin, le réduisant en cendre ainsi que les deux cadavres. Cette fois, Thépaut jugea qu'il valait mieux ne plus insister et qu'il était prudent de quitter un endroit si périlleux. Il se réfugia chez ses parents à Ploudaniel. Deux fois la mort l'avait frôlé, la troisième pourrait être fatale.

Quand il revint au bout de dix jours environ, la ferme avait été libérée ; il put procéder, avec quelques voisins, à l'inhumation des reliques incinérées des deux pauvres malheureux. Elles étaient tellement réduites qu'elles purent être contenues dans une petite caisse. Corre, le voisin, avait

été tué la veille et enterré dans son courtil derrière la maison d'habitation. On fit de même aux reliques d'Albertine et de son père.

M. le Curé, une fois son ministère rempli auprès de M. Bourhis et ses recommandations faites, prit le chemin du retour, le même qu'il avait fait en venant, car il tenait à repasser par la ferme de Kéranroué, où on lui avait promis du ravitaillement pour les réfugiés de l'abri ; ce chemin lui paraissait aussi le moins dangereux.

A peine sur la route, il est abordé par deux Allemands qui semblent lui demander la route de Brest et qui en prennent occasion pour faire route avec lui : ce qui était non seulement contrariant, mais encore dangereux car le fameux avion continuait toujours sa ronde. N'allait-il pas nous envoyer une rafale ? Il fallait essayer de faire comprendre à ces indésirables qu'il valait mieux se séparer. Comment s'y prendre ? Ce n'était pas facile. On ne se comprenait pas. Finalement, M. le Curé sauta dans un champ et les laissa sur la route.

Après avoir passé par la ferme de Kéranroué, il voulut voir la famille Le Borgne, de Pontanézen pour lui offrir ses condoléances. Le Borgne était une autre victime du bombardement, la première qui ne fut pas enterrée au cimetière. Mais la famille n'était pas là. Il n'y avait d'ailleurs personne dans le quartier ; les maisons, avec leurs portes ouvertes et leurs fenêtres sans carreaux, semblaient avoir des yeux pour vous regarder passer et s'étonner de voir des êtres encore indemnes, alors qu'elles étaient elles-mêmes toutes si endommagées. Et puis ce silence...

accablant,... lugubre,... en plein jour était impressionnant. Il vous donnait le frisson.

Passant à Pen-ar-C'hleuz, sachant que l'ami Michel Olivier n'était pas parti, M. le Curé eut l'idée de lui faire une visite. La porte de sa maison était ouverte, mais personne à l'intérieur. Après avoir passé dans les dépendances de la ferme, n'entendant aucun bruit, M. le Curé se mit à appeler : Michel, Michel es-tu là ? Où es-tu ? Pas de réponse. Les vaches dans l'étable seules répondaient par leurs mugissements. Elles réclamaient sans doute leur pitance. Depuis combien de temps n'avaient-elles pas eu à manger ni à boire ? On ne le saura pas. Vraisemblablement, leur maître était en ce moment entre les mains de l'ennemi ; peut-être même avait-il été déjà massacré par eux. Au registre de l'état civil, il est porté décédé le 4 septembre ; il y a lieu de présumer, après cette constatation, que dans la matinée du 2 ou peut-être la veille il avait quitté son domicile et qu'il avait dû passer de l'autre côté du mur d'enceinte du Monastère des Clarisses, où son cadavre fut découvert plus tard en même temps que ceux des deux frères Le Goff et de Caouissin. Ce dernier, originaire de Plounéour-Ménez, avait été réquisitionné par les Allemands pour transporter leurs munitions, au moment de leur repli. Retenu par eux, il trouva loin de son pays et des siens une mort des plus tragiques.

Cette matinée fut pour M. le Curé une des plus pénibles pendant cette période tourmentée. Quand il revint dans l'abri, ce fut pour tous un grand soulagement. On commençait à croire qu'il ne reviendrait plus.

CHAPITRE XVII.

Sortie à Brest

Départ pour l'abri Sadi-Carnot

L'après-midi, M. le Curé fit une sortie d'un autre genre. Depuis deux nuits, M. Pondaven avait dû se résoudre à nous rejoindre dans l'abri. L'obus qui éclata à la porte de sa chambre et y bouleversa tous les meubles vint à bout de son entêtement, mais la vie de l'abri ne lui allait pas ; la nuit, particulièrement, lui était pénible. M. le Curé se décida à aller lui chercher un refuge *plus sûr* ? à Brest.

Profitant, cet après-midi, du départ de l'ambulance municipale, il y prit place. Ce qui lui permit de se rendre compte de la situation dans l'intérieur de la ville.

Jusque-là, Brest *intra muros* n'avait pas trop souffert du bombardement ; on y circulait d'ailleurs assez librement en dehors des raids d'avions. Mais un spectacle plus navrant s'offrait aux assiégés. Les Allemands, sans doute par haine ou par dépit, avaient mis le feu à certains quartiers et pour comble semblaient vouloir arrêter le feu. Avec leurs lances, ils inondaient les foyers d'incendie qu'ils avaient allumés. Pour quel motif ? On ne le sait pas. Cer-

tains disaient : ils trouvent que le feu fait des progrès trop rapides. Il est plus vraisemblable qu'ils exécutaient un plan de destruction déjà prémédité et cherchaient en même temps à donner le change à la population.

Pressentant que M. Pondaven aurait fait des difficultés pour descendre dans l'abri, M. le Curé, après avoir appris que, jusque-là, le bombardement n'avait pas été trop inquiétant pour les assiégés, préféra lui chercher une chambre à proximité. Une fois la chambre trouvée, quand M. le Maire eut terminé ses démarches, M. le Curé reprit l'ambulance municipale pour rentrer avec lui.

En passant à Kérinou, il nous fut donné de constater la réalité du pillage qui s'effectuait dans le quartier. Un camion chargé de meubles et de denrées diverses, pillés, sans doute, chez les absents, passa sous nos yeux conduit par des Allemands.

A son retour, M. le Curé eut la désagréable surprise d'apprendre que les Parachutistes avaient décidé de prendre la moitié de notre abri dès le lendemain.

Que faire ? Impossible de tenir tous dans la moitié qui nous était laissée ; déjà la totalité était insuffisante. Se replier dans un quartier moins bombardé ? C'eût été la meilleure solution. Car au-delà du bourg on était beaucoup moins exposé. Mais on ne pouvait prévoir l'avenir.

M. le Maire décida d'évacuer sur Brest ceux qui étaient chassés de leur abri, malgré la difficulté à les faire admettre à Sadi-Carnot déjà archibondé.

Une fois de plus M. le Curé avait l'occasion de se replier,

il ne put s'y résoudre à cause de ceux qui restaient. Il prit le parti de se présenter à l'abri de la Brasserie, où se trouvait M. Rolland ; il n'eut aucune peine à s'y faire admettre.

Puis, comme la moitié du premier abri était laissée à notre disposition, M. le Curé demanda à M. le Maire de vouloir bien permettre à Sœur Saint-Georges d'y rester avec deux des anciennes de Lanroze. Celles-ci s'empresèrent d'user de la permission accordée ; elles espéraient ainsi pouvoir garder ce que les bombardements et le pillage leur avaient laissé jusque-là ; elles avaient un autre avantage qu'elles ignoraient, celui d'échapper à la mort.

Comme il a déjà été dit, c'est le dimanche 3 Septembre que l'ambulance municipale vint prendre ceux dont l'évacuation avait été décidée. Ils partaient au nombre de huit. Une neuvième vint se joindre à eux : Mme Balabous de la rue Bouët qui s'était, définitivement, réfugiée chez Mme Marchadour, rue Pontanézen. Cette dernière s'obstina une fois de plus à rester dans sa maison qu'elle ne quitta jamais ; elle dut son salut à son obstination.

M. Montfort, qui faisait aussi partie du convoi, fut dirigé sur l'asile Ponchelet.

M. le Curé recommanda M. Pondaven à Mlle Gézard dont il connaissait la charité et le dévouement. Elle promit de veiller sur lui et de ne pas le quitter. Nous avons su par la suite qu'elle tint parole.

Au départ de l'ambulance, M. le Curé éprouva un certain soulagement, convaincu que les partants sortaient du danger pour se réfugier en un lieu sûr. Hélas ! les pauvres

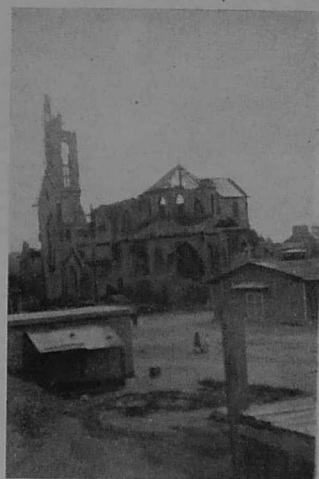
gens s'en allaient à la mort, six jours plus tard, ils n'existaient plus.

En arrivant à Brest, M. Pondaven et Mlle Gézard prirent possession de la chambre que M. le Curé leur avait trouvée la veille. Ils ne purent y tenir longtemps. A partir de ce moment, le danger devint plus menaçant. Les Américains intensifiaient leurs bombardements et par obus et par avions : il n'était pas prudent de rester dans des maisons : il fallut se résoudre à descendre les nombreuses marches de l'abri Sadi-Carnot, descente très pénible pour le vieillard de 87 ans. C'est là qu'il devait trouver une mort tragique.

Au départ de l'ambulance municipale, M. le Curé retourna dans l'abri où étaient restées Sœur St-Georges et ses 2 compagnes. Il leur fit quelques recommandations et leur annonça que la messe quotidienne serait dite désormais, à moins d'avis contraire, dans le bureau de M. le Directeur de la Brasserie.

C'est là, en effet, qu'elles purent entendre la messe et faire la sainte communion jusqu'au jour de la libération.

Mais revenons au récit des événements militaires que nous avons abandonné.



1, 2, 3 : Autres vues de l'Eglise sinistrée.
4 : Le clergé de Lambézellec pendant l'occupation.

CHAPITRE XVIII.

Agonie de l'Eglise - Nombreuses victimes

27 Août. — C'est ce jour que le bourg subit un bombardement intense, peut-être le plus dur du siège. L'église était particulièrement visée. A 11 h. 50 exactement, la flèche du clocher était abattue, et il parut en ce moment que les cloches elles-mêmes étaient entraînées dans la chute. Il n'en était rien, les cloches sont toujours en place. En réalité, c'est la chute des pierres qui les faisaient tinter. On aurait cru entendre les appels suppliants d'un malheureux en détresse, implorant un peu de compassion.

Déjà, au 27 Août, on peut dire que l'église était rendue inutilisable. Un coup d'œil rapide en passant permit de constater que tout y était détérioré, sinon détruit. Un seul autel tenait encore, celui de la Ste Vierge dans le transept gauche. Le maître autel, malgré sa masse imposante de Kersanton, était brisé, de même que l'autel de Saint Joseph et son rétable. L'orgue neuf, inauguré si brillamment en 1935, était écrasé, ses tuyaux tordus. Une bombe ou un gros obus avait fait écrouler la grande arcade qui le dominait ; l'abat-voix de la chaire, disparu ; le Christ, en face de la chaire, coupé en deux ; les fonts baptismaux

pulvérisés ; il en était de même de la plupart des stations de chemin de croix et des 33 statues de l'église qui, presque toutes, étaient dans les décombres. L'autel de Notre-Dame de Lourdes et sa statue n'existaient plus.

Aux environs de l'église, les ravages prennent à chaque instant une importance de plus en plus alarmante. Comme l'artillerie américaine tire de Plabennec et des environs, et que c'est l'église qui lui sert de cible, les obus qui manquent le but s'abattent sur les maisons voisines, en bordure de la Place Thiers, c'est ce qui explique pourquoi les maisons de Mlle Tanguy, de M. Marrec, de Mlle Guéguen et de Mme Jézéquel sont atteintes les premières.

La Brasserie reçoit aussi un lot de bombes et d'obus sans compter les rafales de mitrailleuses, dont on voit encore les traces sur le poste de secours. Les projectiles tombent drus dans le ravin de Traon-Stivel. Les avions piquent par vagues successives, lâchent des chapelets de bombes, qui font des ravages dans tous les alentours. Leur miaulement sinistre donne le frisson. L'après-midi du 27 Août est vraiment dur. Il semblerait que nous sommes au centre de la bataille.

Aussi, nombreuses sont les victimes, les unes atteintes mortellement, les autres blessées plus ou moins grièvement. Le receveur municipal Le Guen est mortellement blessé en passant dans le bois de la Brasserie, son compagnon, grièvement blessé. On apprend la mort de Mme Pellé du Restic, de Mme Apprional, réfugiée à Loscoat ; Larans et Ilion, de Kéraudren, sont blessés. Ceux qui sont à même de

circuler viennent se faire panser au poste de secours de la Brasserie et nous apprennent ce qui se passe dans les autres secteurs... Nous savons ainsi que le secteur nord de la paroisse est extrêmement canonné. La batterie de Keranc'hoazen, comme celle de Mesmerien, ne cesse d'être attaquée de même que le cantonnement des Allemands à Kéraudren et le poste régulateur de Lanroze.

On voit que tout est minutieusement repéré et que la concentration des tirs sur les objectifs militaires se fait d'une façon très judicieuse et très précise. Sans doute, des obus s'égarent, c'est inévitable.

A partir du 27 Août, les cadavres ne sont plus enterrés au cimetière, mais sur place, les Allemands ayant interdit la circulation.

CHAPITRE XIX.

Dans le feu et les ruines

La soirée du 27 fut à la fois lugubre et féérique. Lugubre parce que les incendies, commencés le 26 au soir, s'étaient propagés. Parti du restaurant Jézéquel le feu, qui avait dû prendre dans une réserve de bois pour gazogène, s'était communiqué à la maison Caraës, puis avait remonté pour gagner les maisons Guéguen et Colin. Le vide entre cette dernière et la maison Kerloc'h voisine du presbytère, puis un changement de vent arrêtaient le feu de ce côté. La boulangerie Marrec devenait la proie des flammes, puis le bazar de Mlle Tanguy et, dans la rue Bouët, les maisons Monot et Mao. Le changement de vent et la différence de niveau des toits préservèrent la maison Gourmelon, où devait s'arrêter le feu.

Le clair de lune s'ajoutant aux lueurs de l'incendie rendait le spectacle féérique.

En quittant le presbytère, l'après-midi du 26 Août, M. le Curé y avait laissé les Saintes Réserves dans une des chambres. Il n'avait pas encore réussi à consommer toutes les hosties qui avaient été consacrées en vue des fêtes du

Pardon et du 15 Août. Il y avait donc à craindre qu'elles ne fussent consumées, si l'incendie gagnait le presbytère.

Vers minuit, après avoir observé un ralentissement relatif de la canonnade, M. le Curé, bien que M. Montfort l'en ait dissuadé, prit la décision d'aller se renseigner sur place.

A l'entrée de la rue Bouët, il marcha entre deux haies de feu sur un amas de décombres. L'incendie dévorait le commerce de Mme Colin. Des flammes ardentes émanaient de la devanture et risquaient d'accélérer le progrès du fléau. Après avoir avisé un débris de planche projeté dans la rue par le bombardement, M. le Curé s'en servit pour faire tomber la devanture qui brûlait et qui déjà menaçait de s'écrouler, le risque de propagation était ainsi réduit.

Jugeant que le presbytère ne semblait pas, pour le moment, trop menacé, M. le Curé se hâta de regagner son abri ; il n'eut à essuyer qu'une seule rafale d'obus. Elle survint quand il était à la hauteur du transept gauche de l'église. Quand il entendit le miaulement avertisseur, il se mit à l'abri du mur de l'église ; après tout, être écrasé sous un mur d'une église consacrée est un genre de mort qui peut convenir à un prêtre. En tout cas, pour le moment, c'était le moins mauvais parti à prendre et il était impossible de faire autrement. La rafale, avec un bruit rageur, déferla comme une vague au haut de la Place Thiers.

Après la chute des éclats, avant l'arrivée d'une seconde rafale, M. le Curé, au pas de course, à travers les entonnoirs éclairés par les lueurs de l'incendie, regagna l'abri du

« Chemin de l'Enfer », où les réfractaires au sommeil étaient anxieux sur son sort.

Après avoir donné à ceux et à celles qui ne ronflaient pas les détails de sa sortie, il ne lui restait plus qu'à essayer d'imiter ceux qui étaient partis pour le pays des rêves. Hélas, la première partie de la nuit se passait habituellement à envier leur sort et à se défendre contre la petite bête qui profite de la nuit pour vous gratter l'épiderme. Ce n'est que vers la fin de la nuit, quand la fraîcheur du matin se faisait sentir, et vous forçait à vous blottir dans vos couvertures, qu'on pouvait s'assoupir pendant deux ou trois heures, si l'artillerie américaine n'était pas trop active. La célébration de la Sainte Messe, avant la reprise d'activité des avions, ne permettait pas de prolonger le repos matinal, qui, pourtant, aurait été bienfaisant. Et puis, ceux qui avaient pu dormir au début de la nuit devenaient bruyants à cette heure. Ils étaient les premiers debout et vous obligeaient à vous remettre vous-même sur pied.

28 Août. — En faisant sa visite quotidienne au presbytère, M. le Curé n'hésita pas à déplacer les Saintes Réserves. La baraque-chapelle voisine de l'abri était toute indiquée pour les recevoir, au moins provisoirement. Le Saint Sacrement partageait nos risques : il était impossible de lui procurer meilleure protection.

Ce qui décida M. le Curé à transférer les Saintes Réserves, ce fut sans doute l'avantage de les avoir à sa portée. Il y avait une autre raison : le bouleversement qu'il constata ce matin au presbytère et dans les environs immédiats.

Plusieurs obus et bombes avaient labouré les alentours. Une bombe avait fait un entonnoir dans la cour en face de la cuisine, où le désordre et la destruction étaient indescriptibles. Les portes que Le Verge avait clouées le 26, étaient de nouveau arrachées.

Du côté du jardin, il en était de même. Un obus avait pénétré dans la maison par la porte d'entrée, dont il avait démolí l'encadrement, puis avait fait sauter l'escalier du premier, où on ne pouvait plus accéder qu'avec une extrême précaution. Toutes les fenêtres avaient leurs carreaux brisés comme sur la façade de la rue ; meubles, cloisons, plafonds étaient transpercés par les éclats. Un oreiller éventré laissait échapper plumes et duvet qui volaient gracieusement dans les pièces du premier, en attendant qu'une brise plus forte les emportât à l'extérieur.

M. le Curé prit donc le ciboire, s'excusant auprès du Divin Maître de ne pouvoir lui rendre plus d'honneur et le priant d'accorder une commune protection à Lui-même ainsi qu'à celui qui avait l'honneur de le porter. Le parcours s'accomplit sans délai et sans dégâts. Le Saint Sacrement fut déposé dans la baraque-chapelle et y demeura jusqu'au jour où il en fut chassé par le bombardement, ce qui ne tarda pas. L'artillerie et l'aviation devenaient de plus en plus actives ; les projectiles, d'abord concentrés sur l'église, se répandaient maintenant sur les alentours. La baraque reçut d'abord de nombreux éclats, puis, un jour, on s'aperçut que le feu avait commencé à l'entamer. Par bonheur on arriva à temps pour la sauver. Elle devait se

disloquer peu de temps après sous le souffle puissant des déflagrations. Une fois de plus il fallut quérir un nouveau refuge pour les Saintes Espèces.

Ayant remarqué que la maison de Mme Morvan, attenante à celle du Dr Le Gall, n'était pas encore très endommagée, et qu'une brèche à l'intérieur dans le mur de séparation permettait d'y entrer, nous eûmes l'idée d'y fixer leur domicile. C'était la dernière fois, car les hosties finirent par être consommées. La Sainte Messe fut célébrée au premier étage de cette maison jusqu'à l'évacuation de l'abri du Chemin de l'Enfer par la majorité des occupants ; ce qui eut lieu le dimanche 3 Septembre.

La matinée du 28 Août fut dure au point de vue militaire, l'après-midi plus calme.

CHAPITRE XX.

Nouvelle mission de M. Eusen

Encore des victimes

Voyant le danger augmenter chaque jour, les pertes devenir de plus en plus importantes et les difficultés du ravitaillement s'accroître sans cesse, M. Kervern suggère à M. Eusen de demander une trêve pour l'évacuation des assiégés de Lambézellec. Les Allemands accordent à M. Eusen de franchir les lignes pour parlementer avec les Américains.

29 Août. — Une tempête souffle de l'ouest. L'artillerie envoie de nombreuses rafales toujours sur le bourg et dans le ravin de Traon-Stivel devant les abris de la Brasserie, mais on a l'impression que l'arrosage est plus général, car le sifflement des obus au-dessus de nos têtes paraît plus nourri. Aussi les ruines s'accumulent. Un incendie se déclare au 19 de la rue Jean-Jaurès et dévore la maison avec le commerce d'alimentation de M. Gargadennec-Le Goff au rez-de-chaussée. Le feu est communiqué, dit-on, par des obus incendiaires. On n'en a pas la certitude ; il y a lieu cependant de le croire.

En fin de journée, M. Eusen n'est par rentré de sa mission.

30 Août. — Mais le 30, il est de retour et on apprend que les Américains ont refusé la trêve sollicitée. On sut aussi plus tard que M. Eusen dut faire son voyage dans les lignes américaines, les yeux bandés.

Toutes sortes de nouvelles circulent qui, toutes, ne sont pas contrôlables. L'église de Bohars serait détruite, on ne tarde pas d'ailleurs à en avoir confirmation ; le bombardement aurait également atteint durement celle de Saint-Martin.

31 Août. — Beaucoup d'avions descendent en piqué pour lâcher leurs bombes et mitrailler. L'ennemi semble ne plus pouvoir réagir. Pas un avion allemand, peu de pièces anti-aériennes ; les assaillants ont beau jeu.

La liste des victimes s'allonge tous les jours. Aux noms de Nicolas, de Jézéquel, de Le Borgne, déjà cités dans le récit du siège, on doit ajouter ceux de Lenvec, des époux Piriou, de Kerguen, de Le Guen receveur municipal, frappé dans le bois de la Brasserie à côté de son compagnon, adjoint au Piliér-Rouge, qui eut le bras cassé. Mme Pellé, du Restic, Denis Corre, à Mesmerien, Marc, à Pen-ar-Streat, une veuve Apprioual, à Loscoat... sont encore au nombre des victimes. D'autres furent tués pendant ces jours sur le territoire de la commune, mais leur décès ne fut connu qu'après la libération, parce qu'ils tombèrent dans des secteurs exceptionnellement dangereux et, on peut dire, inabordables.

L'ennemi subissait également des pertes sérieuses. Outre

les soldats légèrement blessés qui arrivaient au poste de secours par leurs propres moyens, pour se faire panser, d'autres y étaient transportés grièvement blessés et parfois y décédaient avant qu'on ait pu les évacuer sur Brest.

Ceux-ci étaient enterrés dans la prairie de Traon-Stivel, à l'orée du bois de la Brasserie ; M. Rolland administrait les Sacrements à tous les mourants du poste de secours, et récitait les dernières prières sur leurs dépouilles.

Ses fonctions d'aumônier lui valurent d'être intégré dans le personnel officiel du poste de secours et réintégré par le Major allemand dans l'abri d'où il avait été chassé le 26 au soir.

CHAPITRE XXI.

La Tragédie de Kervao

1^{er} Septembre. — Le 1^{er} Septembre est encore une journée dure. Les vagues multiples d'avions planent au-dessus de nos têtes et lancent leurs bombes successivement en faisant entendre un vrombissement lugubre qui fait frémir. L'artillerie de son côté nous envoie des projectiles de toutes sortes, les uns font crouler les habitations, les autres y communiquent l'incendie, une deuxième catégorie nous semble plutôt destinée : ce sont des fusants dont les éclats se répandent abondamment et à grande distance ; ils sont les plus meurtriers. Des crépitements de mitrailleuse se distinguent également dans le bruit infernal des détonations.

C'est pendant cet assourdissant tintamarre qu'une infirmière blessée est transportée au poste de secours de la Brasserie. Elle vient du Grand Kervao, où elle a été frappée en même temps que le Dr Brénugat, au moment où ils se rendaient auprès d'une blessée.

Mais laissons la parole à un des témoins et des acteurs de l'épisode dramatique qui se déroula dans ce secteur de

Lambézellec, M. l'abbé Bihannic, séminariste. Il a consigné dans ses notes ce douloureux événement.

« Premier vendredi du mois. Messe à 9 heures par M. le Recteur de Bohars dans le salon de M. Prosper Salaun, maire. De nombreuses personnes assistent à cette messe, priant et chantant avec ferveur. Cérémonie bien édifiante, quarante personnes environ reçoivent la sainte communion.

« Depuis 9 heures les avions circulent sans arrêt. M. José Moréra, de la gare du Rufa, vient à la minoterie Le Verge annoncer au Dr Brénugat, affecté depuis mardi à Bohars, qu'une dame Villa a été blessée, aux environs de chez lui, par un éclat d'obus.

Le Docteur, homme de devoir, veut aussitôt se rendre sur les lieux. Mlle Régine Tanneau de St-Martin de Brest, réfugiée avec sa famille à Bohars, infirmière volontaire, se propose pour accompagner le docteur. Malgré le bombardement intense, ils partent, guidés par M. Moréra. Après Kervao, le secteur devient trop dangereux ; impossible d'avancer, les obus fusant de partout. Ils rebroussent chemin pour se mettre à l'abri dans les tranchées de Kervao et y attendre une accalmie. Mais un fusant éclate sur leurs têtes. Le Docteur est tué sur le coup par un éclat qui lui transperce le casque et le crâne. L'infirmière Mlle Tanneau est gravement atteinte aux reins ; elle a le bras déchiqueté. M. Moréra est criblé d'éclats, mais peut se traîner. Mlle Tanneau a la force d'appeler au secours. Mme Brélivet, entendant appeler, avertit son beau-frère, Jo Bouguen, que quelqu'un est blessé sur la route et appelle au secours.

Celui-ci s'élance aussitôt pour prendre un brancard et chercher de l'aide. Un fusant éclate au-dessus de l'abri près de Jo Bouguen ; un éclat lui ouvre la poitrine. M. Paul Jestin de Lambézellec, qui venait de sortir de la tranchée, a les deux jambes sectionnées. M. Richard, employé à la minoterie Le Verge, vient à leur secours avec M. Rohel ; un nouvel obus éclate à quelques mètres et les blesse grièvement. M. Richard est atteint d'un éclat qui lui perfore l'intestin. M. Rohel est criblé d'éclats.

Paul Rohel fils vient aussitôt à la maison demander à Yvette (la sœur de l'abbé Bihannic), de venir d'urgence soigner les blessés à Kervao. Nous partons immédiatement, emportant une boîte de pharmacie.

A Kervao, quel triste spectacle : l'abri des Charetteur est en feu. On s'empresse immédiatement autour des blessés ; on les met dans la grange des Tréguier. Il n'y aura pas assez d'éther ni de pansements. Je descends chez Salaun prendre tout ce qu'il faut et avertir M. le Maire de ce qui vient de se passer aux abords du territoire de sa commune.

L'arrosage d'obus continue ; nous attendons un moment avant de repartir. Arrivés à Kervao il faut agir au plus vite ; trois blessés sont là, étendus dans la grange : M. Richard, M. Rohel et Mlle Tanneau. A côté, dans une autre grange, trois morts : M. Brénugat, M. Bouguen et M. Jestin.

L'état de Mlle Tanneau est très grave ; il faut la transporter le plus rapidement possible au poste de secours le plus proche, à la Brasserie de Kérinou, à Lambézellec. Par

la route, impossible. Mlle Tanneau est mise sur un brancard et nous partons à quatre : M. Albert Le Verge, Pierre Floc'h, Mlle Gisèle Tanneau et moi-même. Nous passons par le Spérnot ; en cours de route nous demandons du renfort. Les obus pleuvent toujours. Quand nous arrivons à Lambé, le Docteur Lemoine s'empresse aussitôt autour de la blessée ; son état est très grave. Il appelle M. Rolland, vicaire, pour lui donner l'Extrême-Onction. Puis elle est évacuée par l'ambulance sur l'Hôpital Maritime.

Nous demandons à M. le Maire de Lambézellec, M. Kervern, de nous donner une ambulance pour prendre les autres blessés. Il n'a pas d'ambulance disponible. Il nous donne sa voiture personnelle. Nous passons par le bourg de Lambé. Que de ruines, quelle fournaise ! La poste brûle. Nous descendons vers Kérinou afin de gagner Penfeld. M. Le Verge repart de nouveau pour conduire M. Moréra et M. Richard à Kérinou, d'où ils seront dirigés sur Ponchelet.

Triste journée aujourd'hui : trois tués, quatre blessés. M. Richard succombera quelques jours plus tard ; Mlle Tanneau mourait le soir même à l'Hôpital Maritime. »

CHAPITRE XXII.

La fournaise de la Place Thiers et de la route de Bohars

Ecole St-Laurent et la Brasserie en flammes

1^{er} Septembre. — A Kervao la journée fut des plus tragiques ; au bourg et dans les environs elle le fut autant, mais d'une autre façon.

Inquiet sur le sort du presbytère et du patronage des garçons, M. le Curé faisait une sortie de temps en temps pour y jeter un coup d'œil. Vers 10 heures, il fut navré de voir le patronage, on peut dire, effondré. Le toit était crevé et une fumée montait des décombres ; cependant il n'y avait pas de flammes. Plus tard, on put constater que le parquet seul avait été attaqué.

L'église était détruite : il serait impossible d'y célébrer le culte. M. le Curé avait déjà formé le projet de l'organiser au patronage. Hélas ! son espoir venait de s'évanouir ; il ne pouvait plus y penser. Le dernier local assez spacieux pour recevoir un bon groupe de fidèles venait d'être rendu inutilisable ; il ne restait plus que la petite chapelle du

Calvaire pouvant contenir de deux à trois cents personnes. Pour l'instant, elle n'avait pas trop souffert, alors qu'elle était cependant très exposée. Mais, tiendra-t-elle jusqu'au bout...

La baraque-chapelle où se célébrait la Sainte Messe s'était également effondrée, cette même matinée.

Quelle fournaise ! avait déclaré l'abbé Bihannic, témoin de l'incendie qui dévorait le haut de la Place Thiers.

En effet, au début de l'après-midi, un feu très ardent, dont les flammes montaient à une très grande hauteur, dévorait le commerce appartenant à M. Stervinou. Un obus incendiaire y avait mis le feu.

M. le Curé se rendait au poste de secours de la Brasserie, quand il s'en aperçut. C'était le commencement d'un nouveau désastre. Retournant sur ses pas, il alla en aviser M. Montfort. Celui-ci fit remarquer que le vent soufflait du sud et que toute la rangée des maisons en bordure de la place allait devenir la proie des flammes. Ses craintes, hélas ! n'étaient que trop fondées. Avant la nuit, le feu avait dépassé la venelle Kérémus et menaçait toutes les autres habitations jusqu'à la rue Bouillon, qui allait subir le même sort.

M. le Curé quitta M. Montfort et se rendit à la Brasserie. A peine était-il engagé dans le chemin qui descend de la place dans cette direction qu'une rafale d'obus s'abattait sur l'abside de l'église, l'enveloppant d'un nuage de fumée grisâtre. C'était le moment de piquer un pas de gymnastique, la rafale avait passé. Mais, en traversant la grand-

route, M. le Curé s'aperçut que, sur sa droite, les obus pleuvaient drus. Le feu dévorait la maison Bouguen, et, de la pente de Kérolive il dévalait comme un globe de feu. Ce n'était pas le moment de s'attarder. L'imprudence était commise, le moment avait été mal choisi pour sortir : il fallait réduire le danger en franchissant le plus vite possible l'espace à parcourir. Aussi, l'arrivée à la Brasserie fut un soulagement. M. le Curé se promit de ne plus recommencer. Pourtant, il y a le retour... à la prochaine accalmie.

En attendant, on se raconte les nouvelles. De la ville on apprenait que les églises des Carmes et de Recouvrance étaient détruites ou sérieusement endommagées, que le clocher de Saint-Pierre était par terre. M. le Curé annonça l'incendie qui commençait au bourg...

Le soir de ce jour, Philomène, la messagère des mauvaises nouvelles, en rentrant dans l'abri après avoir fait sa dernière visite à M. Pondaven, nous apprenait que le bâtiment neuf de l'Ecole Saint-Laurent brûlait. Il en était ainsi à peu près tous les soirs : je crois que l'incendie est à Kéraudren — le feu est à Kéruscun — le ciel est rouge du côté de Loscoat. Telles étaient les nouvelles que Philomène nous apportait pour la nuit. Cette fois c'était l'Ecole Saint-Laurent. Il était facile de le constater ; il suffisait de sortir de l'abri. Que faire ? Rien. Impossible de combattre l'incendie. Aucun moyen de le maîtriser. Il n'y a qu'à se laisser aller à ses amères réflexions.

Vers 23 h. M. le Curé, ne tenant plus, se décida à sortir de l'abri. Voir disparaître un édifice qu'on a eu la préoc-

cupation de construire, c'est comme assister quelqu'un dans son agonie ; on éprouve les mêmes sentiments et on a conscience de remplir un devoir.

D'ailleurs, le bombardement qui avait fait rage dans la soirée était devenu intermittent. On pouvait donc se risquer encore une fois. Comme on est faible dans ses résolutions !

Auprès de l'escalier qui descend de la place de l'Eglise dans la rue de Bohars, un spectacle inoubliable s'offrait à vos yeux. Les maisons de la rue Bouët continuaient à se consumer et le feu faisait rage en même temps à la Brasserie, à l'Ecole Saint-Laurent et au haut du bourg : tous les alentours avaient un aspect rougeâtre. Vision lugubre !... Devant soi, du feu dans la direction de l'ouest et derrière encore du feu qu'on apercevait à travers les ogives de l'église quand on se tournait vers l'est.

A un moment donné... des éclats de voix... Que se passe-t-il ? Qui donc ose s'aventurer dans la rue à cette heure ? Ce ne sont pas des Allemands. On parle français : il semblerait qu'il se passe quelque chose à l'Ecole Saint-Laurent. Essaierait-on de vaincre le feu ? Pour en avoir le cœur net, M. le Curé quitte la place et descend pour aller aux informations. A travers les décombres il se fraie un passage pour arriver à l'école en feu.

Deux quartiers-maîtres infirmiers, Kerdoncuff et Marcel Ropars, sous la direction de Tréguier, leur officier d'Administration, luttèrent désespérément contre l'incendie et essayaient de lui arracher le plus possible du matériel du

Service de Santé en même temps que ce qui leur appartenait en propre. Kerdoncuff pleurait de rage et lançait des objurgations : — « Si on avait voulu venir quand le feu a commencé, on aurait tout sauvé. — Pourquoi sont-ils restés ici ? — S'ils ne veulent rien faire, ils n'ont qu'à f... le camp. — On ne laisse pas les choses brûler quand on peut les sauver. — Tenez, M. le Curé, un beau crucifix, il ne sera pas brûlé, gardez-le » ; et ainsi de suite... Il fallait le laisser exhaler sa rancœur. Pendant ce temps, les tables, les chaises, du matériel de toutes sortes sortaient de la maison. Ils ne voulaient rien laisser au feu. « Mais, leur dis-je, où allons-nous mettre tout cela, qu'allons-nous en faire ?... Il ne faudrait peut-être pas trop s'emballer... Un obus peut tomber sur tous ces objets et sur nous-mêmes quand on pensera le moins. Ne vaudrait-il pas mieux ne pas rester exposés trop longtemps au danger ?... Vous avez fait votre devoir, plus que votre devoir. Il est plus sage de se rendre aux abris... le plus tôt possible. Peut-être retrouverons-nous ces objets plus tard. » Les braves gars avaient compris. On se quitta la mort dans l'âme. Ils retournèrent dans leur abri de la Brasserie, M. le Curé regagna celui du « Chemin de l'Enfer ».

Le lendemain il ne restait que les quatre murs du beau bâtiment construit en 1938 et béni par son Excellence Mgr Duparc de sainte et vénérée mémoire, le même jour que l'Atelier de l'Ecole de la Croix-Rouge et l'Ecole enfantine de Lostalen.

Le personnel de l'école n'avait plus de logement. Dortoir

de pensionnaires, classe du cours ménager, réfectoire, cuisine, chapelle, infirmerie, tout avait disparu.

2 Septembre. — Au lever du jour les maisons du Bourg et des alentours brûlaient encore, l'artillerie continuait son travail, l'aviation ses incursions aériennes et ses lâchers de bombes au même rythme que la veille.

C'est ce jour que M. le Curé dut se rendre, le matin à Mesmerien, au chevet de Bourhis mourant, et l'après-midi, à Brest, pour chercher un refuge pour M. Pondaven.

CHAPITRE XXIII.

Dernier dimanche du Siège

Nouvelles de Pontanézen et de L'Hermitage

3 *Septembre*. — Dimanche. Il faut procurer à ceux qui le désirent la possibilité de remplir leur devoir dominical. L'autel est transporté à la Malterie. Ce local, qui sert à la fois de dortoir et de réfectoire, va maintenant être transformé en lieu de culte.

Peu nombreux sont ceux qui n'assistent pas à la messe et ceux qui ne veulent pas y prendre part respectent par leur silence la présence de Dieu descendu sur l'autel.

Il est évident que la ferveur est grande ; on prie seul, on prie ensemble. Qui n'a pas ses recommandations à faire au Divin Maître ? Dans ces jours d'inquiétude et d'angoisse, rares sont ceux qui n'éprouvent pas le besoin de prier, rares ceux qui n'éprouvent pas un soulagement en priant. Qui sait si l'exemple de la prière ne porte pas les indifférents à élever leur esprit et leur cœur vers Dieu, sans le faire paraître ? Il serait intéressant de connaître leurs pensées dans ces moments.

L'évacuation forcée de l'abri du « Chemin de l'Enfer »

avait nécessité le départ pour celui de Sadi-Carnot de ceux qui s'y étaient réfugiés et qui avaient décidé d'y rester jusqu'à la libération.

A leur départ, M. le Curé, de son côté, dut avec regret abandonner son lieu de refuge, après avoir fait ses dernières recommandations à celles qui avaient pris la courageuse et hardie détermination d'y rester, partageant l'abri avec les Allemands qui s'emparaient de la moitié.

Il se réfugia dans l'abri de la Brasserie, où se trouvait toujours M. Rolland. Il en avait été chassé par le major allemand, huit jours auparavant. Allait-il rencontrer la même sévérité ? Non, l'admission se fit sans difficultés ; l'accueil, sans être chaud, fut correct.

L'abri était occupé par des Allemands et des Français. Les premiers tenaient, à l'entrée, la partie principale ; leurs infirmiers y avaient leurs couchettes, de même que les blessés, en attendant leur évacuation sur Brest. L'autre partie était laissée aux sanitaires français, à M. le Directeur de la Brasserie et quelques membres de son personnel. M. Rolland, à titre d'aumônier du poste de secours, y était admis également. M. le Curé y fut en surnombre, mais cependant très bien accueilli ; on sut se gêner pour lui faire une place.

Cet abri, avons-nous dit, était un simple couloir. On avait l'impression d'y être comme dans une cheminée où un tirant d'air se faisait toujours sentir. Aucune fissure ne permettait d'y voir la lumière du jour. On ne le quittait qu'à l'heure des repas.

Pendant son séjour dans ce refuge, M. le Curé eut l'avantage de rencontrer un plus grand nombre de paroissiens et d'avoir des nouvelles des autres quartiers de la paroisse. Les blessés qui pouvaient marcher venaient en effet se faire panser au poste de secours et nous apprenaient ce qui se passait chez eux, comment ils étaient traités par les Occupants et combien leur vie était en danger. C'est ainsi qu'on apprit qu'à Kéraudren, devant la maison Larans, les habitants avaient été alignés pour être fusillés. La menace, il est vrai, ne fut pas exécutée ; n'empêche qu'en ce moment les pauvres gens crurent leur dernière heure venue.

On apprit aussi que le quartier de Pontanézen était des plus exposés. Les bâtiments militaires en étaient sans doute la principale cause, et cependant les Allemands avaient préféré se répandre dans les alentours plutôt que d'y rester. A mesure que l'artillerie américaine devenait plus active, l'artillerie allemande, au contraire, réagissait de moins en moins dans ce secteur, contrairement à la batterie de Kéréderon dont le tir rageur devait continuer à mettre les nerfs à l'épreuve, pour ainsi dire, jusqu'à la dernière minute.

Les obus qui n'atteignaient pas la caserne éclataient dans les environs, détruisant des maisons et faisant des victimes. L'un d'eux alla frapper un habitant de Penn-ar-Streat nommé Marc, qui s'était caché dans son hangar. Un mur de sa maison avait été démoli et des Allemands, qui avaient élu domicile chez lui avaient été atteints comme lui. Marc fut enterré dans son jardin, où deux animaux

de la ferme avaient été enfouis. Pendant ces jours de malheur, les hommes et les animaux subissaient le même sort ; ils étaient traités de la même façon inexorable, avec cette différence qu'en général les hommes étaient enterrés, tandis que les animaux, le plus souvent, se décomposaient sur place et devenaient des foyers d'infection et un danger d'épidémie.

De l'Hermitage nous venaient des nouvelles par M. Berthou, qui était un bon agent de liaison, un homme excessivement aimable et n'ayant aucune crainte exagérée du danger. Il nous apprit ce qui se passait dans cet important village, qui avait gardé la presque totalité de ses habitants. Ils étaient au nombre de 72, dont quelques-uns étaient des réfugiés brestois.

Leur ravitaillement se faisait au bourg pendant les heures libres, il était insuffisant ; le complément était prélevé sur le blé non battu resté dans les champs voisins. Bien entendu, le « grand travail » n'était pas mis en action pour avoir le grain. Avec des fléaux ou des bâtons on faisait rendre aux épis leur contenu que quelques « sans peur » transportaient en vitesse aux moulins de Bohars pour en extraire la farine. C'est de cette façon qu'on arrivait, dans ce village, à remédier aux difficultés du ravitaillement.

M. Berthou nous avait apporté, un autre jour, une nouvelle, porteuse d'espérance. Il avait vu, stationnée devant le bureau de l'Etat-Major allemand, une auto couverte d'un drap blanc... Des parlementaires seraient-ils là pour

traiter la reddition de la place ?... Hélas ! Quelques jours plus tard la déception fut grande, quand le messenger nous apprit que cette entrevue n'avait d'autre objet qu'un échange de prisonniers. Une fois de plus, une lueur d'espérance s'évanouissait.

CHAPITRE XXIV.

Ordre d'évacuation générale

Contr'ordre - Toujours des victimes

Dans la soirée du dimanche 3 Septembre, l'autorité allemande faisait parvenir à M. le Maire l'ordre d'évacuation générale de la population restante, pour le lendemain matin. Toutes les personnes non évacuées devaient être rassemblées à Citroën, le lendemain matin, vers six heures pour franchir les lignes, précédées d'un drapeau blanc.

Aussitôt, M. le Maire rassembla tous les hommes dont il disposait, leur fit prendre leur repas du soir et les chargea de se répandre dans tous les quartiers pour apprendre aux intéressés l'ordre qui les concernait.

A peine étaient-ils partis que le contre-ordre parvenait : surseoir à l'évacuation. Quand les messagers revinrent après avoir rempli leur mission, ils durent repartir pour annuler ce qu'ils avaient fait et dire à la population de ne pas bouger. Tous ceux qui avaient reçu l'ordre ne furent pas touchés par le contre-ordre. Ce qui fait que le len-

demain matin, à Citroën, plusieurs personnes se trouvaient rassemblées pour prendre la direction de la ligne de combat. Elles durent se disperser et chercher un abri pour se protéger contre le bombardement, qui devenait chaque jour plus intense. Certains trouvèrent asile dans l'abri de Ponchelet.

4 Septembre. — Nous apprenons la mort de Jean Gestin, de Kelléré : il avait été tué par un obus, la veille au soir, chez les Kerjean à Pennarun où il s'était réfugié depuis deux jours, la situation étant devenue intenable dans sa ferme à cause des bombardements et des tracasseries des Occupants, qui, dans ce secteur, étaient particulièrement agressifs, s'imposant même dans les maisons qui avaient gardé leurs habitants.

Jean Gestin avait cru trouver à Pennarun une sécurité plus grande et, en fait, ce secteur était bien plus calme et moins fréquenté par les Occupants. Hélas, il était allé au-devant de la mort.

Les tirs étaient très irréguliers, en arrière de la première ligne ; des obus s'égarèrent par-ci, par-là, dans les secteurs moins exposés, et dans les moments les plus calmes ; l'un de ces obus l'avait frappé à mort.

Déjà, cependant, le tir s'allongeait, des avions en plus grand nombre survolaient la ville de Brest, car le feu communiqué par obus et bombes incendiaires tendait à se généraliser. La nuit, les lueurs de l'incendie embrasaient le ciel dans la direction de la ville, et des nuages très épais de fumée grisâtre, semblables à ceux que nous avions

vus quand les dépôts de mazout brûlaient en 1940, à l'arrivée des Allemands, assombrissaient la nuit, malgré le clair de lune.

La journée du lundi fut plutôt calme, tant du fait de l'artillerie que de l'aviation. La pluie dut être la cause de ce ralentissement du bombardement.

Le soir, à la nuit tombante, Mlle Guéna, accompagnée de Mme Nicolas, toutes deux de Kéranfurust-Izella, parvenait au poste de secours de la Brasserie pour appeler le prêtre au chevet de M. Toullec, leur voisin, qui se mourait. Pour accomplir cet acte de charité, elles avaient affronté un grand danger ; ce qui prouve combien les sentiments chrétiens sont encore ancrés dans les âmes. A Lambézellec, on ne craint pas de risquer sa vie pour un moribond ; il s'agit, en effet, du salut d'une âme. Mlle Guéna était d'autant plus brave qu'elle avait encore tout frais à la mémoire le souvenir de l'acte de brutalité commis par un Allemand, quelques jours auparavant, envers sa sœur. Celle-ci avait essuyé un coup de feu tiré par les Occupants au moment où elle s'éloignait pour fuir leur compagnie. Par bonheur, elle ne fut blessée que légèrement.

M. le Curé prit le nécessaire pour administrer le malade et s'en alla avec les deux femmes. Les rafales intermittentes les obligèrent à s'arrêter, plusieurs fois, pour se protéger contre les éclats.

Le malade était à ses derniers moments ; il décédait une heure plus tard. A voir les nombreuses personnes qui l'assistaient, on se serait cru en temps normal, si le sifflement

des obus ne s'était pas fait entendre pour rappeler la réalité.

Une fois son ministère achevé, et après avoir adressé quelques paroles de réconfort à toutes les personnes présentes, M. le Curé prit le chemin du retour, l'esprit constamment en éveil pour prévenir tout danger.

Il ne s'apercevait pas de tous les dangers qu'il courait. Il a su plus tard que, ce soir, il avait passé devant le groupe des Allemands qui avaient massacré, le jour même ou la veille, les quatre malheureux qui furent trouvés plus tard dans la propriété des Clarisses à Penn-ar-c'hleuz ; il avait remarqué le regard haineux de ces hommes à face patibulaire qui, peut-être, en ce moment, pouvaient avoir l'idée de lui faire subir le même sort. De tous les souvenirs du siège, celui-là est peut-être le plus désagréable qu'il ait gardé. Heureusement il ignorait le massacre qui avait eu lieu.

5 *Septembre*. — Le lendemain, de bonne heure, deux déclarations de décès : M. Toullec, décédé de mort naturelle et Mme Guéna, une des personnes bien portantes qui avaient assisté la veille à l'Extrême-Onction du précédent. Ce matin, le secteur était abondamment arrosé par les obus, l'un deux éclata chez Mme Guéna qui eut le crâne défoncé et les membres criblés de blessures. Ainsi, la mort fauchait inopinément, emportant les biens portants plus vite que les malades. Mme Guéna était une paroissienne fervente, très fidèle aux offices du dimanche et très souvent à la Sainte Table, une de ces

personnes dont on regrette particulièrement la disparition, parce qu'elles ne sont plus là pour donner le bon exemple, et qu'à notre époque elles sont remplacées difficilement.

Le 5 *Septembre* reste au nombre des jours néfastes. Entre les deux déclarations de décès de la matinée, parvenues de Kéranfurust-Izella, six autres furent enregistrées dans la journée ; elles parvenaient de différents quartiers éloignés : M. Gouzien, chef d'îlot du quartier de l'Allée Verte et sa dame Marie-Yvonne Lagadec. M. Marzin et Mme Olivier du Moulin à Poudre, un nommé Abarnou, réfugié de la rue Arago et Mme Vve Guidal du Goyen.

CHAPITRE XXV

Une bonne nouvelle Des braves - Déceptions

Au milieu de ces nouvelles démoralisantes devait en surgir une, réconfortante ; la première, depuis longtemps elle était attendue : nos libérateurs avaient été vus dans le voisinage.

M. le Maire, ayant appris par une femme qui avait réussi à franchir la ligne de feu, que le jeune Bescond, du village de Kérallan avait été blessé grièvement par une balle allemande, la veille au soir, au moment où il rentrait ses bêtes, s'était empressé de chercher le moyen d'aller le prendre pour l'évacuer.

Comme l'opération n'était pas sans danger, il accompagna lui-même l'ambulance pour franchir la zone dangereuse, avec Roudaut toujours au volant, ayant auprès de lui Castel, son inséparable.

M. le Maire eut d'ailleurs pour principe, pendant toute la durée du siège, au moment des coups durs, de ne jamais exposer ses employés sans raison, et, quand il le fallait, de s'exposer avec eux, pour soutenir leur moral et leur donner du cran.

Dans le cas actuel, il devait revenir sur ses pas pour aller préparer le ravitaillement destiné au quartier du Pilier-Rouge, où il se rendait tous les jours. Pendant ce temps, Roudaut et Castel, toujours courageux, sans aucun souci du danger, se dirigeaient avec l'ambulance vers Kérallan pour y prendre le blessé signalé.

Arrivés à Coat-Bihan, ils rencontrèrent une patrouille américaine avec laquelle ils durent parlementer pour lui faire connaître le but de leur mission et obtenir l'autorisation de poursuivre leur route.

Naturellement, des questions leur furent posées sur la situation des assiégés et surtout sur la position de l'ennemi.

Après avoir eu le laisser-passer, ils se rendirent auprès du blessé, dont la faiblesse était déjà bien grande. Aidés par des volontaires, ils le transportèrent sur un brancard pour rejoindre la voiture sanitaire. Le blessé était dans un état grave, faute de soins assez rapides. Peut-être aurait-il échappé à la mort s'il avait pu être évacué la veille, aussitôt après sa blessure. Son évacuation ne se fit pas sur le poste de secours de la Brasserie.

Comme M. le Maire devait approvisionner le quartier du Pilier-Rouge, l'ambulance, en passant devant la mairie, prit le ravitaillement pour le faire parvenir à destination et se rendit ensuite à l'hôpital Ponchelet pour y déposer le blessé.

En cours de route, Roudaut et Castel firent part à M. le Maire de leur joie d'avoir rencontré la patrouille américaine. Ils en avaient d'ailleurs la preuve. N'avaient-ils pas

des cigarettes et du chewing-gum offerts par les Américains.

Après avoir passé par Ponchelet, l'ambulance descendit en ville, où M. Kervern eut l'une de ses dernières entrevues avec M. Eusen. Ces deux hommes avaient la même conception du devoir. Conscients de leur responsabilité, ils se comportaient de la même façon dans le danger. On ne les remerciera jamais assez des nombreux services qu'ils rendirent à leurs administrés, particulièrement pendant le siège de Brest.

C'est au retour de l'ambulance, à la Brasserie, que nous eûmes la joie d'apprendre que la libération était proche, puisque nos libérateurs étaient si près de nous. En réalité nous dûmes attendre encore quatre jours.

Avant ce jour, d'autres avaient pris contact avec les Américains, mais n'étaient pas venus nous le dire. Ayant franchi les lignes ils avaient préféré rester de l'autre côté ; quand on a pu échapper à un ennemi redoutable, on n'a guère envie de se remettre sous sa férule.

C'est ainsi que Le Pape (encore un brave), parti le dimanche soir de la Brasserie, après avoir fait part de ses intentions à M. le Maire, s'en était allé pour franchir les lignes, à la tête des 77 habitants du Restic, qu'il se proposait d'attirer à sa suite. A son arrivée dans le quartier, il y trouva les Américains ; le Restic était entre leurs mains de même que tout le secteur nord de la paroisse, au delà de la route de Loscoat à Kéruscun.

Les habitants étaient libérés ; mais leur déception fut

grande quand ils furent mis dans l'obligation de quitter leurs maisons ; le commandant américain, pour différentes raisons militaires, ordonna d'évacuer tous les civils. Cet ordre inattendu, alors que le premier avait déjà provoqué une forte réaction de la part des habitants, ne fut pas du goût de tout le monde. Il fallut cependant s'y résigner, au moins pour un temps, car l'absence de certains ne fut pas de longue durée.

Les évacuations se firent dans diverses directions : Lannilis, Plabennec, Lesneven furent des centres où affluèrent les réfugiés. Mais ceux-ci ne tardèrent pas à se disperser dans d'autres localités, où ils pensaient avoir l'espoir d'être accueillis chez des parents ou des amis.

Ainsi, des paroissiens qui, pendant le siège, avaient affronté les plus grands dangers et préservé leurs maisons jusque-là, durent s'éloigner au moment où il n'y avait plus rien à craindre et eurent, au retour, le désagrément de trouver leurs maisons pillées. Ce qui prouve que la joie n'est jamais sans mélange.

A mesure que le siège se prolongeait la vie devenait de plus en plus dure, le danger de plus en plus menaçant, parce que les bombardements augmentaient d'intensité. Jusque-là le ravitaillement avait pu se faire. Mais le siège se prolongeant, M. le Maire pourrait-il continuer à assurer la subsistance de tout son monde ? Guidé par un flair qui le trompait rarement, il arrivait, il est vrai, à remplacer les provisions qui diminuaient chaque jour. Grâce à sa perspicacité et à sa clairvoyance, le menu fut satisfaisant jusqu'à la fin.

CHAPITRE XXVI

Les ruines s'amoncellent

En dehors du bourg, où se concentraient les tirs très nourris des assaillants, d'autres quartiers furent particulièrement touchés. Les emplacements des batteries allemandes, soigneusement repérés, devaient servir de cibles. La batterie de Kéranc'hoazen, la plus avancée vers le nord, avait été protégée par d'importants travaux de béton, à l'égal de la fameuse batterie de Kérédern ; ce qui lui valut d'être souvent prise à partie par l'artillerie et l'aviation. Les fermes des environs en subirent le contre-coup. On peut dire, il est vrai, que toutes les fermes situées sur le territoire de la commune auront le même sort et que la population rurale fut, en général, très éprouvée pendant le siège.

La propriété de Kéraudren, où les Allemands avaient des ateliers de réparation, des stocks de matériel pour camions et des réserves de carburants dans des cuves immenses, devait être ravagée.

La maison principale servant de maison de repos aux prêtres âgés et infirmes retirés du ministère, fut incendiée ; la chapelle, où des pneus de camions et d'autos avaient été

déposés, eut ses murs calcinés par l'ardeur du feu. Toutes les dépendances furent sérieusement endommagées et les murs d'enceinte en partie détruits. Les travaux de défense et les immenses entonnoirs creusés par les bombes et les obus, donnaient à cette propriété, jadis si coquette, un aspect des plus lamentables. Pas un arbre qui ne fut criblé d'éclats et rendu inutilisable pour la construction. Déjà, une grande partie avait servi dans les champs labourables pour parer aux descentes possibles d'avions et aux parachutages. Les arbres abattus par le bombardement aussi bien que ceux qui tenaient encore n'étaient bons qu'à faire du bois de chauffage, avantage qui fut apprécié plus tard de la population qui en était complètement dépourvue.

La propriété de Lanroze subissait le même sort que celle de Kéraudren. Il a déjà été dit que les Allemands avaient décidé de s'y établir, après avoir occupé pendant longtemps, de l'autre côté du ravin, la propriété du docteur Le Gall, autrefois à Mlle Dupré. Dispersés, ils ne se trouvaient pas en sécurité. Voilà pourquoi ils se groupèrent sur le versant nord du ravin pour pouvoir se défendre contre les attaques éventuelles de ceux qu'ils appelaient les « terroristes ». Les propriétés de M. Le Fur et de M. Gouez ainsi que les maisons voisines étaient toutes occupées par eux ; ce qui leur permettait de défendre plus efficacement, en cas d'attaque, leur poste central de commandement de D.C.A., qu'ils avaient construit et fortifié sur un terrain de M. Gouez.

La maison principale de Lanroze avait été détruite par

l'incendie et, à leur départ de la maison Le Fur, les Occupants y avaient mis le feu. Quand ils portaient sans espoir de retour, ils anéantissaient les plus belles propriétés, faisaient disparaître les réserves d'approvisionnement qu'ils ne pouvaient emporter. Tout ce qu'ils laissaient de compromettant après eux disparaissait en même temps.

A Penn-ar-C'hleuz, dans l'ancienne propriété de Mme Coste, devenue, quelques mois avant la déclaration de guerre, le monastère des Clarisses, les Allemands avaient un autre cantonnement très important, de même qu'à Lanvian, dans l'ancienne propriété de M. Chevillotte. Aussi, toutes ces habitations, ainsi que leurs dépendances, recevaient-elles, par intervalles réguliers, des rafales d'artillerie et des lâchers de bombes d'aviation.

En général, toutes les grandes bâtisses susceptibles d'être utilisées comme cantonnement, étaient particulièrement visées : la caserne de Pontanézen, l'Ecole St-Laurent, la Brasserie de Traon-Stivel. Aussi ne furent-elles pas épargnées.

Il est facile de déterminer, d'après ces indications, ce qu'on pourrait appeler la ligne de feu, parce qu'elle servait de principal point de mire. De l'est à l'ouest, elle partait de la batterie de Mesmerrien pour aboutir à celle de Kéréder, en passant par l'Hermitage, Pontanézen, Penn-ar-C'hleuz, Lanvian, le Bourg.

Derrière cette ligne s'égarèrent quelques obus qui faisaient des dégâts, mais nullement comparables à ceux causés en avant. Le centre de Kérinou eut quelques maisons

incendiées ; cependant les ravages dans cette agglomération sont en grande partie antérieurs au siège : Brasserie de Kérinou, Chapelle Ste-Anne, Poulcanastroc, la plupart des maisons de la rue de Penfeld, Ecole de la Croix-Rouge.

C'est la même désolation sur d'autres points de la paroisse : toutes les fermes isolées ou les villages dans la périphérie du bourg, comme Kéraudren, Restic, Kéruscun, Kérizac, Kerven, Loscoat, Kervao, Spérnot, puis à l'ouest : Kelleré, Kergoat, Pouldouroc, Kerguérec, où les champs furent labourés par les bombes.

A l'est, il en est de même ; il est même difficile de dire où il y eut le plus de ravages. Le Moulin à Poudre fut particulièrement éprouvé ; la Triperie Kervern pour ainsi dire anéantie ainsi que les maisons voisines. Le quartier de l'Allée Verte où il y avait tant de maisons nouvellement construites, fut aussi terriblement touché. Bref, rares sont ceux qui n'eurent pas à éprouver de gros dommages dans leurs biens. Certains furent même réduits à zéro par l'incendie.

Mais quand donc serons-nous délivrés ! Depuis bientôt un mois, les Américains sont signalés à Tromeur. Qu'attendent-ils ? Est-ce donc si difficile ? Sans doute, il ne voulaient pas sacrifier leurs hommes. C'est d'ailleurs très naturel. Mais auraient-ils eu tant de pertes ? Souvent une action vive brève en entraîne moins, quand elle est bien menée, qu'une attaque molle et prolongée.

En tout cas, des vies humaines auraient été épargnées de notre côté et le désastre eut été moindre.

Mais consolons-nous. La délivrance aurait pu être encore plus meurtrière et plus douloureuse. Les corps à corps, les combats de rue, que nous avions supposés, auraient pu se produire entre antagonistes. Que serions-nous devenus dans une telle mêlée ? Heureusement que nos prévisions ne se réalisent pas toujours. On peut ainsi se réjouir d'avoir évité le pire.

Mais comment la libération se fera-t-elle ? La question était d'autant plus angoissante que nous avions très peu de données pour la résoudre.

6 *Septembre*. — Nouvelle journée de bombardement. On se demande d'ailleurs pourquoi, car les édifices atteints, s'ils avaient servi à un moment donné à abriter l'ennemi, depuis longtemps en étaient totalement débarrassés. Ces bombardements, impressionnants pour les assiégés, faisaient partout des ravages. On peut dire qu'à la hauteur de la ligne de feu toutes les maisons d'habitations furent ou très sérieusement touchées ou complètement détruites, soit par les gros projectiles, soit par l'incendie.

CHAPITRE XXVII.

Un coup d'audace

7 *Septembre*. — Cette journée sera décisive. Un événement de la plus haute importance va, en effet, se dérouler, car il hâtera la libération du bourg et le préservera de la destruction complète.

Très peu sont au courant de ce qui se passa ce jour. Les lecteurs de l'*Echo* ont été les premiers à le connaître.

On se souvient de l'expédition de l'ambulance municipale dans les lignes américaines pour prendre le jeune Bescond à Kérallan et l'évacuer sur Ponchelet.

L'idée d'une seconde expédition avait germé dans la tête de M. le Maire, mais, cette fois, dans un autre but. Le prétexte serait le même vis-à-vis de l'Allemand : évacuation d'un nouveau blessé ; en réalité il s'agirait de franchir les lignes pour faire connaître aux Américains la position des Allemands et la situation générale des assiégés, de plus en plus critique.

Le projet fut soumis à M. Eusen qui conseilla à M. Kervern d'agir avec prudence et de ne pas se mettre lui-même à la tête de l'expédition, afin de ne pas priver les assiégés

de Lambézellec de leur chef et guide. Que seraient-ils devenus, en effet, sans lui ?

L'affaire pouvait être grosse de conséquences. M. Kervern risquait sa tête si l'Allemand découvrait la ruse et qui sait si tout son entourage n'aurait pas subi le même sort.

Qu'importe, la décision était prise. Après tout, ce n'était pas le premier tour que M. Kervern jouait aux Allemands.

Les mêmes petits gars, les courageux, c'est-à-dire Roudaut et Castel, vont être chargés de la mission. Un troisième se joignit à eux : Marcel Ropars, quartier-maître infirmier appartenant à la formation sanitaire de l'école St-Laurent.

Comment procéder ? Par message écrit ou message oral ? Le premier aurait l'avantage d'être plus précis, de contenir des renseignements plus complets, mais serait terrible pour le porteur s'il tombait entre les mains de l'ennemi. Le second message aurait moins de risque.

Ne voulant nullement compromettre ses gars, M. Kervern se décida à leur donner une consigne verbale très détaillée. Roudaut en reçut communication et fut chargé de la transmettre.

M. le Maire l'obligea à répéter sa consigne plusieurs fois ; son départ ne fut décidé que lorsqu'il eut donné l'impression qu'il la possédait à fond. Son courage et son esprit d'initiative étaient déjà connus : ils devaient donner à l'exécution de l'entreprise les plus grandes chances de réussite. Après tout « alea jacta est » : le sort en est jeté. A Dieu vat !

Quand les messagers rencontrèrent la première patrouille américaine, ils furent accueillis avec méfiance. A plusieurs reprises, les Américains avaient déjà eu bien des déconvenues du fait de renseignements faux ou inexacts provenant de gens malveillants ou même de gens bien intentionnés mais mal renseignés.

La patrouille les conduisit à la ferme de Jean Colin, à Poul-ar-Feunteun, où un poste de commandement était établi. Après un premier interrogatoire, ils furent emmenés aux environs de la ferme de Kérivot, en Milizac, devant l'Etat-major américain cantonné sous une tente.

Interrogés, ils exposèrent de la part de qui ils venaient et quel était l'objet de leur mission. Ils se dirent chargés par l'autorité civile de Lambézellec de faire connaître au commandement de l'armée américaine le moral de l'ennemi, ses possibilités de réaction, ses effectifs approximatifs dans le secteur, les positions qu'il occupait et surtout la voie la plus favorable à une avance.

La route de Pontanézen était désignée comme étant la plus propice, parce que moins accidentée et moins défendue que ne l'était la route de Bohars.

Conjugée avec une autre attaque sur Kéranroué, une poussée par la route de Pontanézen vers le Bourg, se poursuivant dans la direction de Kéréderne et Kéréllé pour aboutir sur la hauteur de Quizac, surplombant Penfeld, aurait l'avantage de prendre à revers les troupes allemandes de Loscoat, Lanroze et le Spérnot.

Après avoir terminé son exposé, Roudaut s'entendit dire

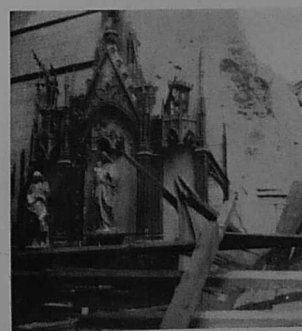
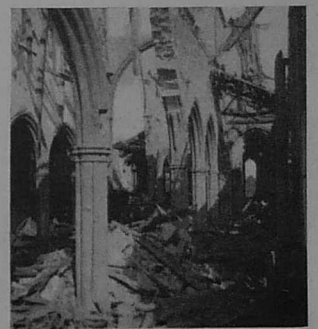
qu'il arrivait à propos : « Vous tombez bien, leur déclara le général américain, j'allais donner l'ordre de déblayer tout Lambézellec par un bombardement intense pour permettre une avance de l'infanterie ».

Ces paroles réconfortèrent nos trois braves ; leur mission aventureuse commençait à porter des fruits ; ils avaient déjà la récompense de leur dévouement.

Après cette entrevue, ils furent emmenés à Plabennec où ils conversèrent avec des F.F.I., puis à Bourg-Blanc et de là à Plouvien. Le commandant Lucas s'y trouvait. Le commandant des troupes françaises leur fit un accueil des plus aimables, leur promettant le laisser-aller qu'ils désiraient pour pouvoir retourner à Lambézellec dont la libération avait été hâtée et moins douloureuse grâce à leur intervention. Le lundi 11, ils étaient de retour chez eux.

Pendant cette absence, l'inquiétude à la Brasserie était bien grande. L'ambulance ne revenait pas : avait-elle réussi à passer ? Un incident ne l'avait-il pas arrêtée ? La mission était-elle couronnée de succès ou vouée à un échec ? M. le Maire et quelques rares amis au courant se posaient ces questions.

Le major Hanko, qui dirigeait le poste de secours allemand, à deux reprises, demandait à M. le Maire ce qu'était devenue son ambulance. L'absence de précisions l'énervait. Il ne trouva rien de mieux que d'imposer à M. Kervern de convoier les ambulances allemandes qui évacuaient les blessés sur Brest. Avait-il un doute... ? Une indiscretion eut été fatale ; elle était d'autant plus à craindre que,



Ruines intérieures de l'Eglise

3 : Autel de la Vierge avec sa statue presque intacte

dans l'abri, Français et infirmiers allemands se cou-
doyaient ; une parole indiscreète aurait éveillé des soupçons
et entraîné une catastrophe.

Heureusement que la plupart finirent par croire que
l'ambulance avait été prise sous un bombardement et que ses
occupants avaient dû être blessés ou tués. Ceux qui n'étaient
pas au courant gardèrent cette conviction jusqu'à la libé-
ration.

CHAPITRE XXVIII.

Nervosité des Occupants

Calme et sang-froid des Assiégés

Pendant que les assiégés de la Brasserie attendaient avec anxiété des nouvelles des trois évadés et de leur ambulance, la vie s'y déroulait sans changement apparent.

Cependant, une certaine nervosité avait gagné nos Occupants. Le major Hanko était tenu au courant de la marche des opérations militaires par un de ses amis, officier des troupes combattantes. Celui-ci venait tous les soirs l'entretenir de ce qui se passait et lui apprenait sans doute l'avance des Américains et leur prochaine arrivée.

Les fameux parachutistes, de leur côté, semblaient se replier, ils gagnaient les abords du Bourg. Ne s'étaient-ils pas emparés de la totalité de l'abri du « Chemin de l'Enfer » après en avoir chassé Sœur Saint-Georges et ses deux compagnes, qui y avaient été tolérées jusque là !

Celles-ci se trouvèrent ainsi sans abri, à onze heures du soir, exposées au bombardement. Par bonheur, en ce moment, la canonnade était moins intense ; elles se rappelèrent qu'à l'entrée de la rue Pontanézen il y avait deux

réfugiées : Mme Marchadour et Mme Bellec ; elles s'empressèrent d'aller leur demander l'hospitalité. Bien entendu, elles furent les bienvenues.

C'est dans cette maison qu'elles devaient attendre la libération et accueillir les premiers soldats américains, car c'est par elles que les libérateurs furent reçus à leur entrée au Bourg de Lambézellec ; la suite du récit dira comment.

En attendant, elles eurent une fois de plus à passer par des émotions. Dans la journée du 7, le feu avait pris dans leur maison. Un voisin du nom de Pray Virgino, mieux connu dans le quartier sous le nom de « Tabernacle », était à proximité, se protégeant de son mieux et toujours prêt à intervenir ; il vint à leur secours et réussit à étouffer le commencement d'incendie. Son intervention lui valut une nouvelle blessure venant s'ajouter aux précédentes.

Cet homme avait un réel mépris du danger. Il avait été très brave et très courageux. Blessé, il venait tous les jours se faire panser au Poste de Secours de la Brasserie, se souciant peu du sifflement des obus. Son moral restait toujours excellent ; le sourire qui s'épanouissait sur son visage ne disparaissait jamais. Aussi avait-il le don de déridier ceux qui le voyaient venir.

Il avait sauvé la maison Marchadour, démontrant ainsi que beaucoup d'autres maisons auraient pu être protégées de l'incendie par des interventions immédiates, énergiques car, souvent, le feu prenait par des éclats incandescents atteignant des matières très inflammables plutôt que par

des projectiles incendiaires ; le feu couvait un certain temps avant d'éclater. En intervenant rapidement on pouvait l'éteindre.

Il a déjà été dit qu'au restaurant Jézéquel, le feu avait couvé ainsi pendant plusieurs heures avant de se propager pour dévorer les maisons environnantes. Quelqu'un de bien décidé aurait pu prévenir le désastre. Une intervention avait été envisagée ; la canonnade, particulièrement serrée en ce moment, ne permettait pas d'exposer des vies humaines.

CHAPITRE XXIX.

Journée lugubre - Signes avant-coureurs

8 Septembre. — Veille de la Libération, jour terrible.

Les premières heures furent normales. Comme d'habitude, l'artillerie, après sa canonnade nocturne, s'était calmée comme pour accorder à chacun le temps nécessaire à sa toilette matinale.

Comme ce répit se produisait à peu près régulièrement tous les jours, nous en profitions en effet pour faire notre toilette ; elle était assez sommaire et fort rapide ; elle précédait le temps consacré par les prêtres à la célébration de la Sainte Messe.

Pour rien au monde nous n'aurions voulu être privés de cette consolation en ce jour de la fête de notre Mère du Folgoat. Les fidèles, de leur côté, tinrent à marquer ce jour et arrivèrent plus nombreux au bureau de M. le Directeur de la Brasserie pour y entendre la Sainte Messe et faire la Communion.

A peine les deux messes étaient-elles terminées que la ronde des avions commençait et que la voix tonitruante du canon se faisait entendre de plus belle, à un rythme inconnu jusqu'alors. Ce n'étaient plus les escadrilles isolées

qui nous survolaient chaque jour, mais des nuées et des nuées d'avions, qu'accompagnait une pluie d'obus de tous calibres, percutants et fusants. Le vacarme était assourdissant et ininterrompu : tout le monde comprit qu'il y avait quelque chose de changé, quelque chose d'extraordinaire. M. le Maire, pour une fois, quitta son air bon enfant pour prendre un air de commandement : « Tout le monde dans l'abri immédiatement, et que personne n'en sorte pour aucun motif ». Il n'eut pas à le répéter ; jamais un ordre ne fut exécuté avec autant de promptitude, ni autant d'ensemble.

Matinée lugubre dans cette espèce de corridor-abri où on ne pouvait se mouvoir qu'en bousculant ses voisins. Nous savions que dehors le Bon Dieu dispensait à ses créatures la lumière de son soleil avec une grande prodigalité. L'astre du jour était en effet resplendissant ; avant de nous enterrer nous l'avions constaté.

Dans l'abri, c'était l'obscurité la plus profonde. Impossible de tenir une lumière allumée ; le déplacement d'air provoqué par l'éclatement incessant des bombes et des obus empêchait tout éclairage.

Cette nuit en plein jour était favorable à la méditation. La prière ne se disait pas toujours à haute voix, mais elle montait cependant naturellement aux lèvres. Ce n'est pas seulement au Folgoat que Notre-Dame eut à s'occuper de ses enfants. Les pèlerins qui y étaient priaient dans la joie et la reconnaissance. La Sainte Vierge n'entendit pas moins les supplications de ceux qui étaient toujours dans

l'angoisse et la détresse. Ses meilleures prévenances ne furent-elles pas pour eux ? N'aurait-elle fait que soutenir leur moral en leur dissimulant le danger. Elle leur accordait une grâce inappréciable.

Envisager le pire pour parer aux difficultés était l'affaire des responsables. Depuis le début du siège, ils avaient été sur le qui-vive ; ils l'étaient encore en cette journée particulièrement critique. Une bombe de gros calibre sur l'abri ou dans le proche voisinage aurait pu ébranler la voûte ou les parois, en détacher des blocs de rocher ; éclatant à l'une des extrémités du couloir, elle aurait pu dégager un gaz délétère qui, en s'engouffrant, aurait pu déterminer l'asphyxie générale ; une simple panique aurait même été fatale à ses occupants. Aucune de ces éventualités ne se produisit. Notre-Dame du Folgoat, merci !

Vers la fin de la matinée, M. le Maire qui avait gardé près de lui, à l'extrémité de l'abri donnant sur la malterie, les préposés au ravitaillement et à la cuisine, leur demanda de préparer le repas de midi.

Comment M. le Maire avait-il réussi à nous ravitailler si abondamment ? Avait-il pensé qu'il fallait un menu spécial, plus relevé, à l'occasion de la fête du Folgoat ? Le fait est que ce jour nous fûmes particulièrement bien traités. Les vivres descendaient dans l'abri par l'échelle de communication, passaient d'une extrémité à l'autre. On n'en voyait pas la couleur, si ce n'est par intermittences, quand une lumière pouvait tenir quelques instants ; mais on en savourait le goût et c'était bon. Tous les jours, les

cuisstots avaient été à la hauteur de leur tâche ; ce jour-là ils se surpassèrent. Le repas de Girardon valait dix.

Un petit incident se produisit après le repas. Un groupe habitué à s'isoler, avait ignoré l'heure du repas et n'y avait pas prit part. Quatre ou cinq personnes se présentèrent pour manger quand les autres avaient fini. Même retardataires, ils en eurent pour leur appétit ; mais M. le Maire leur réserva quelque chose de bien assaisonné qu'il n'avait pas servi aux autres : un plat sur la discipline obsidionale.

Après avoir bien mangé, nous eûmes le temps de digérer ; la consigne restait toujours la même : ne pas quitter l'abri. Cependant, l'intensité de la canonnade allait s'atténuant ; l'infanterie américaine devait sans doute progresser et resserrer son étreinte, car, dans la soirée, le Service de Santé allemand fut touché par un ordre de repli. Vers 21 heures, le major Hanko, médecin-chef de notre poste de secours, avait à se replier avec tout son personnel sanitaire sur l'Hôpital maritime de Brest. Ils s'en allèrent, en effet, laissant après eux, à la disposition du Service de Santé français la presque totalité de leur matériel. Enfin ! C'était sérieux cette fois.

La Libération commençait ; les libérateurs n'étaient pas encore là, il est vrai, mais nous les sentions dans le voisinage ; la joie gagnait tous les cœurs ; les visages étaient rayonnants, d'autant plus que les avions avaient cessé de tournoyer au-dessus de nous et que l'artillerie allongeait son tir.

Allons nous coucher ! Demain nous les verrons, peut-être même dans la nuit. Bonsoir !

Dans les ruines et... dans la joie

9-19 Septembre 1944

CHAPITRE XXX.

La Libération

9 Septembre. — M. le Maire, dans le rapport qu'il avait fait parvenir par ses messagers au Commandement américain, lui avait communiqué des renseignements précieux et même indiqué quelle était, à son avis, la meilleure façon de progresser et de s'emparer de l'agglomération sans coup férir. Pour lui, la route de Pontanézen semblait tout indiquée.

En effet, le 9 Septembre, l'attaque du Bourg se faisait par cette route. Dans la matinée, les obus et les bombes avaient cessé de pleuvoir sur notre secteur, ce qui permettait à l'infanterie d'entrer en action. La progression ne fut pas des plus rapides ; les *Sammies* se montraient d'une extrême prudence, craignant sans doute quelque embûche. Toutes les maisons étaient visitées une à une, les coins et recoins minutieusement fouillés.

La plupart des maisons étaient vides entre Pontanézen et le Bourg ; elles l'étaient déjà depuis plusieurs jours, depuis l'arrestation et le massacre des quelques Français restés à Penn-ar-C'hleuz. Cependant, elles ne l'étaient pas toutes. Au numéro 8 de la rue Pontanézen, cinq femmes,

des sans souci, attendaient la libération sans trop savoir comment elle se ferait.

Quand les soldats se présentèrent à elles, elles en furent d'abord toutes surprises, habituées qu'elles étaient à la vie du siège, devenue pour elles comme la vie normale, malgré ses risques et ses dangers. Leur joie ne fut que plus grande à l'arrivée de leurs libérateurs, surtout lorsqu'elles les entendirent s'annoncer : Américans ! Américans !

Ceux-ci, (ils étaient deux) furent surpris de se trouver en présence de ces cinq femmes qui avaient osé affronter l'intensité du bombardement et courir les plus grands risques. Que pouvaient-elles faire en ce lieu ? Mais il n'y avait pas lieu de s'effrayer ; ils n'avaient pas devant eux des soldats allemands, ni même des femmes allemandes, mais des femmes françaises sympathisantes qui les accueillirent en manifestant leur joie. Néanmoins, les militaires se montraient méfiants, pour ne pas dire menaçants, tenant toujours leurs armes braquées vers elles ; leur consigne sur ce point devait être très sévère. Mme Marchadour réussit à les rendre sympathiques en leur offrant un bon verre de cognac.

Après ce premier contact, devenu déjà un peu chaud, il s'agissait de s'expliquer et d'essayer de se comprendre ; la différence de langues rendait les explications difficiles. Par signes, les femmes finirent par décider les militaires à les suivre. Elles voulaient leur indiquer l'abri où étaient rassemblés les assiégés et les présenter à M. le Maire. Deux

d'entre elles, Mme Marchadour et Philomène, de Lanroze, se firent leurs guides.

En chemin, les soldats demeuraient sur le qui-vive et continuaient à se montrer méfiants, craignant toujours l'embuscade et la surprise. Le moment était des plus délicats pour les deux guides ; elles étaient pourtant loin de s'en douter. Pendant le parcours, la moindre réaction de la part de l'ennemi, ou même la présence d'un seul Allemand prêt à la résistance aurait pu occasionner leur perte ; leur sort aurait été vite réglé. Elles étaient au contraire, tout à la joie et toutes rayonnantes en arrivant à la porte de la malterie, les soldats américains derrière elles.

Midi cinquante à la Brasserie de Traon-Stivel... Portes closes... Heure du repas... Pas besoin en ce jour de se terrer dans l'abri pour prendre son repas. Si les canons et les avions continuaient leur musique habituelle, ce n'était plus en notre honneur ! L'artillerie avait allongé son tir et faisait passer ses projectiles par-dessus nos têtes, à destination d'un autre secteur.

Derrière la porte de la malterie, on ne se doutait de rien ; le repas se déroulait comme d'habitude lorsqu'on entendit frapper à la porte. Quand elle s'ouvrit, il y eut un moment de silence assez prolongé. Etonnement général : à l'extérieur, face à nous... deux femmes en coiffe... figures connues... souriantes... avec elles des hommes... militaires en kaki, en tenue inconnue... prêts à intervenir... Pourquoi ? on ne comprend pas.

Voyant notre réserve, les deux femmes, à l'extérieur, nous

rassurent... les Américains... C'est les Américains ! Aussitôt, de notre bord, la réponse des femmes... Oh !... Oh !... les Américains !... les Américains !...

Ce fut alors la ruée presque générale vers les libérateurs. M. le Maire, en particulier, a hâte de les rejoindre. C'était la réponse à son fameux message. Et puis, il avait hâte de savoir ce qu'étaient devenus ces trois gars chargés de mission, partis avec l'ambulance dans les lignes américaines.

Après ce contact inattendu, les soldats américains s'en retournèrent, accompagnés de leurs guides ; le cognac de Mme Marchadour les attirait. Ils le goûtèrent une seconde fois.

Pendant ce temps, Sœur St-Georges n'avait pas perdu le nord : connaissant les habitudes des soldats à Lanroze et sachant que certains d'entre eux, depuis quelque temps, avaient l'habitude de se réfugier dans un réduit pendant les bombardements, elle eut l'idée d'y conduire les soldats américains. Effectivement ils y étaient. Ils auraient pu résister, ils auraient été trois contre deux. Ils n'en eurent même pas la velléité ; ils s'empressèrent de faire camarades ! Ils étaient prisonniers, aussitôt dirigés vers l'arrière. Ce furent les seuls ennemis rencontrés par les Américains dans le Bourg et aux alentours. Il n'y avait qu'à poursuivre l'avance vers Kérinou et Penfeld.

La fin du repas à la Brasserie se termina dans la joie. Enfin ! fini le cauchemar... le fardeau disparu... Plus de Boches sous nos yeux... L'occupation finie... Enfin libres. Dieu soit loué ! et Notre-Dame du Folgoat... bénie !

CHAPITRE XXXI.

La Chapelle du Calvaire

Premier communiqué de Paris

Devenus libres, nous ne pensions pas que nous pouvions encore cesser de l'être, car il aurait pu se passer à Lambézellec ce qui s'était produit dans d'autres localités, à savoir : les Américains arrivant et se retirant, les Allemands partis et revenant. Non, personne n'eut l'idée que les événements auraient pu prendre pareille tournure : l'infériorité du vaincu dans les combats qui s'étaient livrés devant nos yeux ne nous aurait jamais portés à croire à un retour offensif ; pour nous, l'Occupant était parti et pour de bon.

Les premiers moments de la libération furent passés en congratulations ; puis, chacun voulut se rendre compte de ses dégâts en allant les constater sur place. Nul ne se faisait illusion : tous nous nous sentions douloureusement atteints ; et, cependant, nous gardions l'espoir de retrouver quelque chose d'intact et de sauver quelques petites choses.

M. le Curé connaissait déjà l'étendue du désastre attei-

gnant la paroisse et son dommage personnel ; il eut vite fait d'en établir le bilan : l'église : un amas de ruines ; le bâtiment principal de l'école Saint-Laurent totalement incendié et les classes sérieusement endommagées ; le patronage des garçons effondré et en partie incendié ; le presbytère dans un état lamentable, mais cependant réparable.

Dans ces conditions, où se feront-elles les cérémonies du culte ? M. le Curé, pendant les bombardements, jetait souvent les yeux du côté de la chapelle du Calvaire, qui semblait toujours tenir. Il s'y rendit pour voir à quel point elle était endommagée.

En fait, elle ne sortait pas indemne de la tourmente ; mais elle restait utilisable. Le bombardement ne l'avait pas épargnée ; bien des ardoises manquaient au toit ; vitraux et grisailles avaient disparu ; un obus avait fait une brèche du côté gauche, démolissant l'une des baies ; l'un des contreforts de la façade était ébranlé ; les murs, à l'extérieur, étaient criblés d'éclats et de balles, mais leur solidité n'était pas compromise. A l'intérieur, quelques bancs étaient brisés, mais la plupart pouvaient servir ; l'autel non plus n'avait pas trop souffert. La Divine Providence nous avait réservé ce petit édifice pour servir d'église provisoire... Malgré son exiguïté (300 personnes à peine pouvaient y tenir), M. le Curé décida d'y établir le culte ; il en fit part à Sœur St-Georges, qu'il chargea de l'aménager, dans le plus bref délai, en vue de la célébration de la messe et des offices. Elle devait servir d'église paroissiale

pendant trois mois, jusqu'à l'ouverture de la baraque actuelle le 25 Décembre 1944.

C'est là que s'entassèrent les paroissiens tous les dimanches pour entendre la messe et assister aux offices ; là que défilèrent la plupart des victimes des bombardements qui n'avaient pu être enterrées au cimetière à cause du danger.

Les paroissiens furent admirables de résignation ; nul n'eut l'idée de se plaindre de l'inconfort du local ; chacun portait courageusement le poids de l'adversité que tous partageaient dans la circonstance.

Pendant que nous faisions notre triste pèlerinage dans nos demeures détruites, les troupes américaines affluaient. Très peu de vrais fantassins comme dans notre armée ; à part les patrouilles qui avaient pénétré les premières dans le Bourg, la plupart des soldats avaient une jeep à leur disposition. L'artillerie avançait et venait prendre position un peu partout ; elle se composait de pièces multiples, de portée et de calibre différents. Avant la nuit, une véritable ceinture de bouches à feu encerclait le Bourg, les gueules braquées sur Brest. Ce qui nous présageait une nouvelle nuit de vacarme et de tintamarre.

Le soir de ce jour, après le repas, il nous fut donné d'entendre un communiqué par T.S.F., le premier depuis plus d'un mois. Certaines voitures américaines étaient pourvues de postes de radio. Nous apprîmes la composition du premier ministère après la libération. La France commençait à reprendre sa physionomie d'avant guerre.

Nous n'eûmes plus de doute à ce sujet en entendant les noms des ministres qui figuraient dans ce nouveau cabinet. Un pince-sans-rire ne put s'empêcher de dire : « plus ça change, plus c'est la même chose », et un autre de lui répondre : « La séance continue ».

CHAPITRE XXXII.

Pénibles constatations

Le dimanche, lendemain de libération, la messe fut dite, pour la dernière fois, au bureau de la Brasserie, messe à laquelle les habitués assistèrent, le cœur dans la joie et rempli de reconnaissance.

Dans la matinée, M. le Curé prit la direction du Grand-Spernot pour essayer de prendre contact avec les paroissiens qui étaient restés dans ce quartier pendant le siège. Plusieurs blessés, entre autres Le Gall, mort depuis, nous étaient venus de là. Sur le sentier du Spernot gisaient des soldats allemands tués par les bombardements.

Mais, dans ce village, les civils avaient disparu, après avoir tenu bon sous les rafales. Les Américains les avaient évacués sur l'arrière ; ils avaient en effet pour consigne de dégager toute la ligne de feu des habitants, dont la présence pouvait entraver la marche des opérations.

M. le Curé rentra à la Brasserie après avoir constaté les ravages du bombardement dans ce secteur. Comme partout, ils étaient considérables : certaines maisons complètement détruites ainsi que leurs dépendances, d'autres sérieusement endommagées, très peu demeurées intactes.

En rejoignant ses compagnons de siège, M. le Curé apprit que la cérémonie des couleurs venait d'avoir lieu ; il regretta de n'y avoir pas pris part.

Dans l'après-midi, il reprit ses visites à la campagne, passa par Loscoat, qui avait tant souffert, à Messioual, où gisaient des animaux en putréfaction, au Grand-Kervao, moins touché mais quand même sérieusement endommagé. C'est là que la mort avait fauché le Docteur Brénugat et ses compagnons victimes de leur dévouement ; leurs tombes provisoires étaient là, auprès de la Maison Charretteur. M. le Curé alla jusqu'à la Villa des Pins, où il trouva l'un de ses séminaristes, l'abbé Biannic.

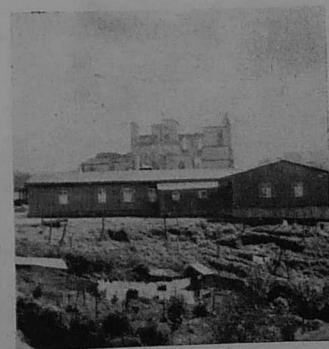
Sans pousser jusqu'au bourg de Bohars, M. le Curé put s'apercevoir des gros dégâts de l'église, de la destruction complète du presbytère, de l'école libre des filles, et de quantité d'autres habitations.

Le riant paysage de Bohars n'avait plus le même aspect. Il était ravagé. Les beaux arbres qui faisaient sa parure étaient tous atteints par les éclats, ou déracinés, ou décapités, leurs troncs perforés ou leurs branches pendantes.

Dans le bois de Kerléguer, même tableau, même désolation.

Et le silence planait sur la nature meurtrie, lorsque se faisait par intermittence la voix de la canonnade. Les oiseaux eux-mêmes avaient dû se réfugier sous des cieus plus cléments... ou bien, s'ils étaient encore là, nul n'osait élever la voix pour faire entendre son chant.

Pendant cette lugubre pérégrination à travers les ruines,



1 : Chapelle du Calvaire - 2 : Chapelle Sainte-Anne
3 : Patronage des Garçons ; au fond, Ecole Saint-Laurent incendiée
4 : Baraque-Eglise ; au fond, ce qui reste de l'Eglise

où la mort, inexorable, abattait indistinctement ses victimes, peu d'heures auparavant, quelques hommes furent rencontrés : M. l'abbé Biannic, séminariste, à la Villa des Pins, M. Pondaven à Kervao, quelques hommes, peut-être des sentinelles, à l'entrée du bourg de Bohars, puis un Charretier sur la ligne de chemin de fer. Ils avaient dû échapper à la récente évacuation. Par-ci, par-là, des soldats américains, silencieux, au repos sous la tente, semblaient attendre des ordres pour progresser. En passant à leur hauteur, M. le Curé se disait intérieurement : « ne vont-ils pas me saisir, comme les autres, pour m'expédier sur l'arrière ? ». Il n'eut pas le désagrément d'être interrompu dans sa promenade. Le retour, comme l'aller se fit sans encombre.

Avant de rentrer, il voulut se rendre compte de l'état du cimetière. Quel navrant spectacle ! Le champ des morts avait été labouré et les tombes violées par les bombes et les obus. L'un des carrés, le plus proche du nouvel ossuaire, était particulièrement bouleversé. Une grosse bombe y avait creusé un immense entonnoir d'une trentaine de mètres de diamètre. Pierres tombales, cercueils, reliques étaient dispersés dans toutes les directions. En vérité, les morts eux-mêmes avaient connu la guerre et n'avaient pas été épargnés.

La circulation dans la rue Bouët n'était pas plus facile que dans les allées du cimetière. La rue était couverte de décombres qu'il fallait enjamber.

Un coup d'œil rapide en passant devant le presbytère

permit de constater son état minable ; tout y était dégradé, saccagé. Impossible d'y accéder du côté de la rue, du moins en ce moment. M. le Curé n'eut pas le courage d'y entrer. Il remit sa visite au lendemain. Ce fut son tort, car s'il s'était décidé à y entrer pour passer la nuit, il aurait peut-être pu empêcher le pillage qui eut lieu dans la nuit du dimanche au lundi.

Quand il descendait à la Brasserie, Sœur St-Georges vint lui annoncer que la chapelle du Calvaire avait été mise en état et que tout y était disposé pour la célébration de la Sainte Messe le lendemain. Ce fut une consolation d'apprendre cette bonne nouvelle. Le Saint Sacrifice pouvait de nouveau être offert dans un lieu décent, consacré au culte.

CHAPITRE XXXIII.

Réceptions - Premiers visiteurs

Organisation du Culte

Pour fêter la libération, M. Kervern, invita à la popote quelques officiers américains, et l'officier anglais faisant fonction d'agent de liaison. M. le Curé eut ce dernier comme voisin de table ; il apprit par lui la raison de la destruction de l'église et du bourg, ou bien l'agent de liaison cherchait-il à la justifier : « La Résistance, disait-il, nous avait déclaré que beaucoup de soldats allemands occupaient l'église et le bourg de Lambézellec ».

M. le Curé fit remarquer que la guerre actuelle s'est affranchie des anciennes lois qui protégeaient les édifices du culte en les déclarant inviolables, sacrés et lieux de refuge pour les faibles et les malheureux. Désormais on en fait des postes d'observation, qui deviennent alors des points de mire pour l'assaillant. Il ajouta que, si des soldats ennemis avaient passé par le Bourg, aucun groupe important n'y avait séjourné. Le renseignement était donc inexact.

Le lendemain, les Américains, à leur tour, avaient quel-

ques invités au petit déjeuner dont le menu fut, paraît-il, un peu spécial pour des Français, mais cependant substantiel et très apprécié.

Le lundi, la messe fut donc dite dans la chapelle du Calvaire, pour la première fois ; ainsi le culte reprenait dans la paroisse. Les jours suivants on fit le nécessaire pour le rendre normal.

Bien des objets manquaient. Si l'autel et la chaire à prêcher ne faisaient pas défaut, fonts baptismaux et confessionnaux, indispensables à la marche d'une paroisse, étaient inexistantes.

Il fallait au plus vite quérir un récipient pour contenir l'eau baptismale : les petits enfants n'envisageaient nullement l'opportunité de leur entrée dans le monde ; quand ils demandent à devenir enfants de Dieu, il faut être prêt à les servir.

Une marmite allemande servit de cuve baptismale. A Saint-Marc les fonts baptismaux n'avaient pas été détruits et l'eau lustrale était abondante. M. le Recteur nous permit d'y puiser.

M. Cadiou, Curé doyen de Plabennec, aujourd'hui Vicaire Général, avait été témoin, à distance, de la destruction de notre église ; c'est en effet, l'artillerie de ce secteur qui avait la triste consigne de nous bombarder. Il vint s'informer de notre situation, et fut surpris, nous a-t-il déclaré, de notre sérénité au milieu des ruines. M. le Curé fut très touché de cette marque de sympathie et particulièrement reconnaissant de nous avoir offert spontanément les confes-

sionnaux démontables de sa paroisse, qui, d'ordinaire ne sont en usage qu'à l'époque des retraites et des Missions. Grâce à sa délicate attention nous étions pourvus en confessionnaux ; ils furent montés au bas de la chapelle, et ne tardèrent pas à fonctionner.

Pendant plusieurs jours, les ornements de Lanroze servirent pour la messe jusqu'à ce que les nôtres fussent sortis des décombres de la sacristie. Ils furent récupérés par les Religieuses de Lanroze, qui dans la circonstance, se montrèrent toujours très empressées à notre service : bref, le dimanche 17, les messes se disaient à la chapelle et le service dominical de la paroisse fonctionnait normalement.

CHAPITRE XXXIV.

La Terrible Nouvelle

Le dimanche, un bruit avait circulé, nous apportant une nouvelle alarmante, à laquelle nous ne voulions pas croire. Le lundi, la nouvelle se confirmait. Hélas ! ce n'était que trop vrai : l'abri de la Place Sadi-Carnot avait bel et bien sauté, plongeant dans leur éternité tous ses occupants au nombre d'environ 250, disait-on. Un dépôt de munitions aurait sauté. Comment ? On ne le saura jamais.

La pensée de nos évacués du 3 Septembre nous vint aussitôt à l'esprit. Alors, donc, nous les avions envoyés à la mort ! Était-ce possible ! En voulant les sauver, en les mettant en sécurité, croyions-nous, nous avions été cause de leur malheur !

Vite on se remémora tous ces malheureux que nous savions dans l'abri. Il y en avait d'autres qui les avaient précédés ; à l'occasion de l'évacuation du 2 Septembre, nous les avions vus gais, insouciant, se promenant aux alentours : les Floc'h, de Kérizac, Mme Morvan et ses deux filles, Laot, les Moldo, Créac'hcadec et tant d'autres de chez nous. M. Pondaven que nous avions préservé jusque-là, le R. P. Ricard qui avait eu la charité de nous pousser une

visite à Lambézellec quelques jours avant la catastrophe, M. Eusen, le dévoué Maire de Brest, M. Audren son adjoint fidèle, les Religieuses de l'Assomption et de la Providence, les Infirmières de la Croix-Rouge, les Dames du Secours-National, plusieurs Médecins, tous demeurés pour se mettre au service des assiégés qui s'étaient obstinés à rester ; en un mot, l'élite de la ville venait de s'offrir en holocauste, quelques heures avant la fin du siège, à la veille de la libération. Quelle fatalité ! Comme les desseins de Dieu sont insondables.

Le 13, nous eûmes une messe et un Libera aux intentions des glorieuses victimes. L'assistance y fut nombreuse. Point n'est besoin de dire combien elle était accablée sous le poids de la douleur.

CHAPITRE XXXV.

Le Pillage

Les premiers jours de la libération règne la confusion. Plusieurs autorités s'affrontent, ayant toutes des prétentions au Commandement : l'autorité établie avant la libération et dont les pouvoirs furent confirmés par les vainqueurs, les Américains, les F.F.I. — puis la vraie police qui ne savait à qui obéir.

A la faveur de ce désarroi, malgré les dispositions prises, le pillage, déjà commencé du temps des Allemands, aussitôt l'évacuation, se poursuivit et s'accrut. Ceux qui avaient tout perdu, s'approprièrent sans aucun scrupule, les objets qui leur tombaient sous la main : le droit de propriété semblait en suspens et remplacé par le droit du premier occupant.

Ce qui avait échappé à la destruction devenait alors l'objet de la convoitise générale. Nous avons déjà dit le pillage des maisons par les Français et les Américains. Les préférences de ces derniers allaient surtout à la boisson, bien entendu, (n'étaient-ils pas soldats ?) et aussi aux souvenirs.

Au presbytère, une Croix d'enterrement et un bénitier étaient gardés en réserve en prévision des enterrements

possibles et des bénédictions de tombes, quand un convoi venait à passer. L'homme de garde dans la rue Bouët vit emporter la Croix par des soldats noirs, chargés de récupérer des fils téléphoniques. Ils l'avaient arborée sur l'avant du camion et ils paraissaient très fiers d'avoir trouvé un tel souvenir. M. le Curé apprit ensuite que sa Croix avait passé par Kervalguen et qu'on l'avait même vue dans le département de la Sarthe. Une réfugiée de Lambézellec, dans ce département, a déclaré l'y avoir vue, toujours sur l'avant du camion.

C'est ainsi que disparaissait peu à peu ce qui subsistait encore, et tout aurait disparu, si les maisons étaient restées encore inoccupées.

CHAPITRE XXXVI.

Le retour des Évacués **Les derniers jours du Siège**

Heureusement, le reflux de la population évacuée ne tarda pas. Rien ne l'empêcha de regagner ses foyers. Une interdiction de rentrer avait été portée. Des barrages de sentinelles avaient été établis sur les routes principales. Ce fut inutile. Arrêtés sur la grand'route, les revenants passaient par les petits chemins ou par les champs. Ainsi les évacués rentraient et les assiégés s'en allaient.

Chose non moins surprenante, des jeunes gens, en civil quelques jours auparavant au milieu de nous, étaient maintenant en tenue militaire. N'a-t-on pas dit, en effet, que plusieurs avaient su retourner leur veste à temps pour figurer parmi les vrais résistants et se présenter aux assiégés en libérateur ? Certains n'ont-ils pas eu la prétention de censurer nos actes et de critiquer notre conduite, alors que jusqu'au dernier moment, ils étaient avec nous et agissaient comme nous. M. le Maire n'aurait-il pas été appréhendé sans l'intervention des Américains ? Ceux-ci, en effet, dès le premier contact, avaient apprécié sa fran-

chise, et vite reconnu l'immense service qu'il avait rendu à la population. « N'était-il pas le premier maire trouvé par eux à son poste ». Ils le déclarèrent eux-mêmes à leur arrivée.

Mais nous n'étions pas encore au bout de nos surprises.

Pendant que rentraient chez eux les habitants qui avaient la chance de trouver leurs maisons habitables, (elles étaient rares), les autres, le cœur brisé, tâchaient de sortir des décombres quelques meubles ou vêtements, ou fouillaient pour essayer de retrouver quelque souvenir de famille. Dans les maisons bombardées, le peu qu'on trouvait était détérioré, inutilisable ; dans les maisons incendiées, il ne restait rien. Vraiment, la guerre avait été implacable.

Maisons à rebâtir, mobilier à reconstituer, vêtements à remplacer, telle devait être la préoccupation de chaque sinistré. Pour plusieurs, l'avenir paraissait sombre.

Par bonheur, la pensée d'être délivrés du cauchemar de l'occupation, de n'être plus exposés au danger du bombardement, mettait un peu de baume au cœur. Si le bonheur n'est jamais parfait, il faut aussi le reconnaître, il est rare que le malheur ne soit pas accompagné de quelque joie ; la mort seule enlève tout espoir de revivre ici-bas.

Ces joies, une à une, venaient ainsi atténuer le malheur et remonter le moral. Ce fut avec joie, que M. le Curé et M. Rolland virent revenir les paroissiens. Ceux-ci de leur côté manifestaient leur joie de les voir encore en vie : « On vous croyait mort, M. le Curé. — On nous avait dit que M. Rolland avait les jambes coupées ».

Sans exagération, on peut dire que tout le monde nous a tenu ce propos. Aussi ce fut la joie de part et d'autre.

Il nous fut agréable de revoir nos vicaires : M. le Roux, le premier, qui releva aussitôt M. Rolland, très fatigué ; puis M. le Guen, qui revenait de loin. M. l'abbé Kéranret, interprète dans l'armée américaine fut le premier à venir s'inquiéter de notre sort ; il nous aida même à nous expliquer avec les Américains, puis M. le Curé de Plabennec et M. le Chanoine Pencréac'h. Nous revenions ainsi aux relations normales et ce fut pour nous une grande satisfaction.

Les canons et les avions n'étaient plus à craindre. Le bombardement ne visait plus Lambézellec ; les projectiles désormais étaient destinés à Brest *intra-muros*, qu'il fallait amener à capituler et qui, de ce fait, était voué à la destruction.

Néanmoins le bruit de la canonnade ne cessait de nous agacer et de nous rappeler les mauvais jours que nous venions de passer. Les nuits étaient particulièrement bruyantes, le tir étant plus intense que pendant le jour.

Les Allemands avaient cessé de réagir. Cependant quelques fusants venaient de temps en temps nous prouver qu'ils étaient encore là. Un après-midi, M. le Curé et M. le Roux avec quelques volontaires avaient commencé à débayer les chambres du presbytère, en jetant par la fenêtre tous les platras qui y étaient amoncelés. Nous fumes sans doute repérés, car un fusant vint éclater à quelques mètres devant le presbytère. On n'eut pas besoin de dire

de cesser le travail : l'avertissement était clair, les travailleurs se dispersèrent rapidement.

Une demi-heure plus tard, M. le Curé revenait seul dans sa chambre, pour y dire son bréviaire. C'était la première fois depuis plusieurs semaines qu'il pouvait jouir d'un peu de calme. Il apprécia vivement ces premiers instants de paix et de tranquillité. — Ce fusant fut le dernier soubresaut de l'ennemi dans le secteur du Bourg ; il n'y eut pas d'autre à partir de ce jour.

Enfin le bruit cessa définitivement le 19 Septembre dans la région brestoise ; seule la presqu'île de Crozon tenait encore et continuait à être survolée par l'aviation, mais pas pour longtemps.

Il ne restait plus aux survivants de la tourmente qu'à envisager froidement la réalité et à prendre des résolutions énergiques pour l'avenir. Dieu qui les avait protégés jusque-là continuera à remonter leur courage et à les aider à se relever, s'ils veulent bien se tourner vers Lui pour Lui témoigner leur reconnaissance et demander son secours.

Sebastien
Jacob
L. P.

Table des Matières

LETTRE-PRÉFACE de Mgr FAUVEL, évêque de Quimper.	5
AVANT-PROPOS	

DANS L'ATTENTE

CHAPITRE I. — Avant le Siège	9
— II. — L'Etat de Siège	13
— III. — L'Exode	17
— IV. — Seuls !	24
— V. — Vie commune	28
— VI. — Avec les Amis	31
— VII. — Nos Abris	36

DANS LA TOURMENTE

CHAPITRE VIII. — Dernier office à l'Eglise	41
— IX. — Premiers obus	45
— X. — Après les premiers obus	49
— XI. — Perplexités ?	52
— XII. — Dans l'abri de la Brasserie	57
— XIII. — Nouveau refuge	60
— XIV. — Le Culte	65
— XV. — M. Montfort	67
— XVI. — Ministère périlleux	71
— XVII. — Sortie à Brest. — Départ pour l'abri Sadi-Carnot	77
— XVIII. — Agonie de l'Eglise. — Nombreuses victimes	81
— XIX. — Dans le feu et les ruines	84

CHAPITRE XX.	— Nouvelle mission de M. Eusen. — Encore des victimes	89
— XXI.	— La tragédie de Kervao	92
— XXII.	— La fournaise	96
— XXIII.	— Dernier dimanche du Siège. — Nouvelles de Pontanézen et de l'Hermitage	102
— XXIV.	— Ordre et contr'ordre d'évacuation générale. Toujours des victimes	107
— XXV.	— Une bonne nouvelle. — Des braves. — Déceptions	112
— XXVI.	— Les ruines s'amoncellent	116
— XXVII.	— Un coup d'audace	121
— XXVIII.	— Nervosité des Occupants. — Calme et sang-froid des Assiégés	126
— XXIX.	— Journée lugubre. — Signes avant-coureurs	129

DANS LES RUINES ET... DANS LA JOIE

CHAPITRE XXX.	— La Libération	135
— XXXI.	— La Chapelle du Calvaire. — Premier communiqué de Paris	139
— XXXII.	— Pénibles constatations	143
— XXXIII.	— Réceptions. — Premiers visiteurs. — Organisation du Culte	147
— XXXIV.	— La Terrible nouvelle	150
— XXXV.	— Le Pillage	152
— XXXVI.	— Le Retour des Evacués. — Derniers jours du Siège	154

